

## ■ La guerre et la presse

En 2014, la France commémore le centenaire de la guerre 14-18. Selon l'expression du président de la République, elle en fera un « événement majeur ». Dans un discours solennel, le 7 novembre 2013, M. Hollande a présenté le programme officiel des commémorations concentrées essentiellement en 2014: défilé sur les Champs-Élysées le 14 juillet en présence de représentants et de jeunes des 72 nations impliquées dans le conflit, minute de silence le 3 août dans tous les pays volontaires, commémoration le 12 septembre à Reims de la bataille de la Marne, ... À côté de ces manifestations nationales, plus de mille manifestations départementales ou locales sont prévues un peu partout en France. Coupée par la ligne de front, la région du Nord-Pas-de-Calais, qui garde encore dans ses paysages le souvenir douloureux de cette guerre, sera le théâtre de multiples initiatives.

édito

## ● L'entrée en guerre de la presse

par Jean-Paul VISSE

● *Lorsque, le 3 août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France, la presse ne se faisait plus d'illusion depuis plusieurs jours.*

● *Sans enthousiasme, mais résolue, elle souhaite comme*

● *la grande majorité de la population « en finir ». Après l'ultimatum de l'Autriche-Hongrie à la Serbie, elle a cru à un conflit localisé qui pourrait épargner la France, détournant l'ennemi héréditaire vers l'est. Pourtant il y avait bien longtemps que les journaux prédisaient et redoutaient un conflit généralisé.*

## ■ L'Europe sur un volcan

● Le système des alliances, d'un côté la Triplice liant, dès 1882, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie et l'Italie, de l'autre la Triple-Entente entre la France, la Russie et l'Angleterre, les tensions entre la France et l'Allemagne à propos du Maroc, les événements des Balkans, sans compter le contentieux de l'Alsace-Lorraine qui resurgit à la faveur d'un réveil du nationalisme de chaque côté de la frontière, ... tout concourt au déclenchement d'une guerre. Le 3 mai 1913, *Le Progrès du Nord*, journal radical évoluant vers le centre, est à l'unisson de ses confrères: « On s'habitue aux plus graves dangers depuis Agadir, c'est-à-dire depuis deux ans, nous vivons dans cette pensée que peut-être nous pouvons, du jour au lendemain, être engagés dans la plus épouvantable conflagration. [...] Jamais, [...] plus qu'en ce moment, nous n'avons été à la merci des accents de la politique internationale. Jamais ne fut plus vraie la phrase de M. Joseph Prudhomme: l'Europe danse sur un volcan<sup>1</sup> » [sic]. Réplique à l'effort d'armement allemand, la loi des trois ans a été l'occasion de se compter entre périodiques qui jugent nécessaire de préparer la guerre et ceux qui veulent préserver la paix. Parmi les grands régionaux, seul le quotidien socialiste rallié à Jaurès, *Le Réveil du Nord*, a encouragé toutes les initiatives en faveur de la paix et a dénoncé l'allongement de la durée du service militaire comme un facteur de guerre. *La Croix du Nord* qui accuse Jaurès d'être un traître, *La Dépêche* et *L'Écho du Nord* ont fait leurs arguments en faveur des trois ans. *Le Progrès du Nord*, après, à l'image des radicaux, avoir hésité, s'est rallié à cette idée. Les manifestations, en mai 1913, de soldats libérables qui seront maintenus sous les drapeaux, l'ont-elles fait basculer? Partie de Toul et de Belfort, l'agitation a gagné la région. Le 26 mai 1913, *Le Réveil du Nord* rend compte « d'importants meetings » qui se sont tenus « sans incident » à Lille et dans la région. Marcel Deschamps, rédacteur en chef du *Travailleur*, l'hebdomadaire de la fédération du Nord du parti socialiste, est inculpé de « provocation de militaires à la désobéissance » pour un article paru dans l'édition du 24 mai et intitulé « Bravo les gars! ». Deschamps écrit à propos des manifestations de Toul, de Belfort, de Reuilly, de Commercy, ...: « Vous vous êtes conduits comme des hommes conscients de votre dignité et on ne saurait trop vous féliciter » et il conclut: « Quiconque pense, quiconque n'est pas une brute doit applaudir sans réserve au geste héroïque des vaillants pioupious. » Seul *Le Réveil* s'émeut de cette inculpation, mais aussi des perquisitions menées à la bourse du Travail de Lille et au domicile de plusieurs leaders du parti socialiste.



Couverture du numéro du journal *Le Front*. (Collection Archives départementales des Yvelines, 103J54)

La presse, outil de propagande ou outil de résistance, a joué un rôle important dans ce conflit. La Société des Amis de Panckoucke, dont l'objet est l'étude de la presse dans cette région, ne pouvait pas ignorer ce centenaire. Sa revue, *L'Abeyille*, a déjà publié plusieurs articles sur les périodiques édités durant la Grande Guerre. Consacré entièrement à cette période, ce numéro propose des études sur des sujets que notre revue n'avait pas encore abordés: les conditions dans lesquelles la grande presse a vécu l'entrée en guerre, les journaux de tranchées, la vie du seul hebdomadaire créé sous les tirs de mortiers...

Beaucoup reste à découvrir. Dans son prochain numéro, *L'Abeyille* poursuivra donc son étude de la presse pendant les hostilités et au lendemain de l'armistice.

J.-P. V.

## L'entrée en guerre de la presse



Dessin paru dans *Le Grand Echo* au moment de la discussion du projet de loi sur l'allongement du service militaire.

La presse nationaliste avait su exploiter tous les incidents entre la France et l'Allemagne. L'atterrissage d'avions ou de Zeppelins, les insultes ou les horions échangés entre citoyens français et allemands faisaient leur une. Les journaux modérés comme *Le Progrès du Nord* s'inquiétaient de tous ces prétendus Hollandais, Suisses et Luxembourgeois, «courtiers en photographie, dessinateurs professionnels ou amateurs, marchands de tapis» qui circulaient «autour de nos ouvrages militaires, ou travaillant dans de grandes administrations<sup>2</sup>». Le rédacteur en chef du même quotidien, Martin-Mamy<sup>3</sup>, s'offusquait de l'arrestation à Cologne de l'industriel français Clément-Bayard<sup>4</sup> pour espionnage.

### ■ Un horizon européen clair ?

En 1914, la tension n'est pas retombée. L'acquittement par le tribunal militaire de Strasbourg d'officiers allemands qui, à Saverne, avaient malmené des recrues et s'en étaient pris à des passants qui protestaient, suscite une nouvelle poussée de nationalisme. Les Balkans inquiètent toujours. Poincaré est installé à l'Élysée depuis un an et Gaston Doumergue, un radical socialiste qui avait voté la loi des trois ans, a succédé à Barthou à la présidence du Conseil en décembre 1913. À tous les Cassandres qui prédisaient la guerre et annonçaient l'éclatement de la Triple-Entente, le 10 janvier 1914, *Le Réveil du Nord* réplique : «Depuis cinq ans, l'horizon politique européen n'a jamais paru aussi

clair<sup>5</sup>.» D'ailleurs le président de la République n'est-il pas allé dîner chez M. de Shoen, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris ? «Pour nous, se félicite le quotidien socialiste, qui, d'où qu'elles viennent, sommes toujours prêts à nous associer aux tentatives pacifistes, aux manifestations contre la guerre ou contre les possibilités de guerre, nous ne pouvons... qu'applaudir à l'attitude significative du chef de l'État<sup>6</sup>.» Les événements intérieurs entretiennent l'illusion d'une situation internationale plus apaisée ou agissent comme autant de dérivatifs. La France s'appête à élire ses députés pour quatre ans. Les socialistes et une partie des radicaux ayant promis de revenir sur la durée du service militaire<sup>7</sup>, elle votera pour ou contre la loi des trois ans. Les journaux de la région, notamment *La Croix* et *La Dépêche* d'un côté, *Le Réveil* de l'autre



En janvier 1913, *Le Progrès du Nord* est le seul quotidien régional à ne pas avoir approuvé la candidature de Poincaré.

s'intéressent particulièrement aux démêlés, avec sa hiérarchie, de l'abbé Lemire, réélu en 1910 député d'Hazebrouck contre un candidat catholique. Dans le même temps, le quotidien socialiste est certainement le premier, dans la région, à s'indigner de la campagne de Gaston Calmette contre Joseph Caillaux, ancien président du Conseil, qui s'était prononcé contre la loi des trois ans. Le 17 mars, l'affaire fait la une de tous les journaux : «Mme Caillaux blesse mortellement M. Gaston Calmette». Elle a quitté la rubrique poli-

tique pour celle des faits divers. «Elle suffit, pour l'instant, à achalander les feuilles à grand tirage<sup>8</sup>» déplore *Le Réveil* qui n'est pourtant pas en reste sur ses confrères. Entre deux articles sur les exercices du 43<sup>e</sup> de ligne, les élections législatives se profilent déjà. La campagne occupe une grande partie des colonnes des journaux pendant plusieurs jours. *Le Réveil* se prononce pour une politique de «bloc» ou, pour reprendre une expression à la mode, «l'entente cordiale entre socialistes et véritables radicaux». Le naturel reprend le dessus et les journaux polémique, se déchirent. Les désistements entre socialistes et radicaux assurent la victoire de la gauche, ainsi à Tourcoing, devancé par le socialiste Albert Inghels, le radical Gustave Dron s'est effacé, à Haubourdin le radical Georges Potié a cédé la place au socialiste Auguste Ragheboom... La région envoie ainsi seize socialistes et six radicaux sur trente-six députés au Palais-Bourbon. Les résultats électoraux à peine proclamés, *Le Réveil* s'en prend à la municipalité lilloise complice des fraudes électorales commises par les cléricaux : 300 congréganistes auraient voté pour 2400 électeurs fictifs. Après Lille, Roubaix aurait également été touché. «Les corbeaux votaient partout» ironise le journal socialiste. De leur côté, *La Dépêche* et *L'Écho du Nord* soupçonnent le maire socialiste d'Hellellemmes, Hentgès de «tripatouillages des listes électorales». *La Croix du Nord* règle ses comptes avec les francs-maçons, révélant les émoluments du frère Wellhoff<sup>9</sup>, receveur municipal et administrateur du *Réveil*, ou préfère s'intéresser à la commémoration du septième centenaire de la bataille de Bouvines qui permet d'exalter le patriotisme français, répondant ainsi aux imposantes cérémonies du centième anniversaire de Leipzig célébré quelques mois plus tôt en Allemagne. L'attention est également mobilisée par de multiples faits divers. L'assassinat de l'archiduc François Ferdinand à Sarajevo semble relever de cette rubrique. Pendant plusieurs jours, l'événement fait la une, occupe les colonnes de la presse régionale. Les journaux s'apitoient sur le destin de cette famille de Habsbourg. *La Croix du Nord* parle de «Races tragiques<sup>10</sup>».

## L'entrée en guerre de la presse



**Races tragiques**

Rien n'aura été épargné sur cette terre au vénéré empereur François-Joseph. Il faut remonter aux dynasties légendaires de l'ancienne Grèce pour trouver tant de drames qui épouvantèrent les hommes.

Quel règne, en effet, que celui de ce Habsbourg ! En 1848, la révolution triompha à Vienne ; le ministre de la Guerre est assassiné, Ferdinand I<sup>er</sup> abdiqua en faveur de son neveu, et François-Joseph monta sur le trône, à 18 ans. Il doit pacifier l'empire, reconquérir la Hongrie pied à pied, au milieu d'embûches et de traverses sans cesse renaissantes. Les dangers personnels ne lui sont pas épargnés. En 1852, il manque d'être assassiné sur les bords de Vienne par un inconnu qui le frappa à la nuque d'un coup de couteau. Six ans après, en 1858, le comte Serey de la France et du Piémont lui enlève la Lombardie. C'était la première étape vers Sadova (1866). L'Autriche, à Sadova, subit de nouvelles pertes : la Prusse l'expulse des duchés de l'Elbe et de la Confédération germanique. L'Italie lui ravit la Vénétie.

Un an après, Maximilien, empereur du Mexique, frère de François-Joseph, est fusillé à Querétaro. Sa femme, la princesse Charlotte, vit toujours, mais elle est folle.

Et, dès lors, la tragédie de cet empire et de cette âme impériale va redoubler ses effets : en 1889, c'est son fils, l'archiduc Rodolphe, qui périt dans un duel avec le serbe, le comte Serey de la France et du Piémont.

celle que les poètes ont déjà nommée l'impératrice errante, et qui traîne, âme insatisfaite.

Accablé par tous ces coups de la Providence, le vieil empereur ne faiblit pas. Plein de confiance en Dieu, pié de zèle pour sa patrie, il faisait face à l'orage de sa destinée, avec une dignité et un courage qui imposèrent le respect à tous les hommes.

Sans doute, il ne pouvait remplir son foyer les places que le crime ou le malheur avaient faites vides, mais il s'efforçait au moins de reconquérir à son pays un peu de sa gloire antique par de nouveaux progrès.

Depuis trente ans, malgré tant d'épreuves et de déchirements intérieurs, la monarchie dualiste connaissait pourtant, grâce à François-Joseph, la joie de la conquête et de l'expansion.



Après l'assassinat de l'archiduc d'Autriche, *La Croix* retrace le destin tragique de la famille de Habsbourg.

Dans *L'Écho du Nord*<sup>11</sup>, Henriot retrace la saga de «cette vieille cour féodale» où «les rois épousent les bergères». Tous s'interrogent sur le devenir de l'empire austro-hongrois : «un empire visiblement se disloque» poursuit *La Croix*, «en raison du grand âge de

l'empereur François-Joseph, la Russie et l'Allemagne peuvent être appelées à recueillir chez lui un héritage territorial important et à arbitrer la plus grave guerre civile qui, depuis des siècles, eût ensanglanté l'Europe» spécule *Le Réveil*<sup>12</sup>. Comme le remarque dès le 30 juin, *La Dépêche* «la nouvelle n'a pas causé à Paris une bien vive émotion». D'autres sujets accaparent l'attention : l'impôt sur le revenu, le procès de Mme Caillaux, le voyage du président de la République et du président du Conseil en Russie, les sénatoriales...

### ■ Union et résolution

Le ton change à la fin du mois. Après l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, *Le Réveil* titre le 25 juillet «le feu qui couve». Les journaux ne parlent encore que de «tension austro-serbe» qui, dès le lendemain, devient «le conflit austro-serbe». L'Europe peut-elle rester en dehors de cette affaire? Déjà, *Le Réveil du Nord* ouvre une barrette «Le conflit austro-serbe et l'Europe». La diplomatie est entrée en action. *Le Progrès du Nord*<sup>13</sup> reste optimiste : «Une lueur d'espoir. La diplomatie travaille et espère trouver un terrain d'entente». On s'efforce de localiser le conflit. L'attitude de l'Allemagne serait même plutôt rassurante. «Autant d'heures gagnées, autant de conquis en faveur d'une solution pacifique», constate *Le Réveil du Nord*. Le rédacteur en chef de *La Dépêche* croit-il que tout est résolu lorsqu'il écrit : «Nous venons de traverser une crise, la plus grave que nous ayons eue depuis la guerre franco-allemande<sup>14</sup>»? Le président de la République est pourtant rentré brusquement de Russie, passant par Dunkerque. Et si la guerre éclatait... «Une hypothèse invraisemblable» répond *Le Progrès* qui, malgré tout, reprend une enquête publiée trois ans plus tôt par le *Nord illustré*. L'hebdomadaire avait alors interrogé le gouverneur militaire, la banque de France, la gendarmerie, les douanes, la direction des postes et télégraphe, des chemins de fer sur les dispositions qu'ils prendraient en cas de conflit. Le 30 juillet, après la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie, «voici l'Europe précitée dans les redoutables aventures, écrit Émile Ferré, que les diplomaties avaient jusqu'ici conjurées». Les jour-



La foule attendant des nouvelles et lisant les dépêches devant l'«Écho du Nord».

naux sortent des éditions spéciales. *Le Grand Écho* publie des photos de Lillois attendant devant sa façade l'affichage de dépêches. Pour tous les quotidiens, il n'y a qu'un responsable, l'Allemagne «*deus ex machina* de la combinaison austro-hongroise». La guerre! «Il n'y a plus d'autre conversation» écrit le journaliste Léon Gobert dans sa chronique de la semaine. «Les événements ont [...] surpris la majorité de nos concitoyens en pleine quiétude; ils se sont succédé avec une telle rapidité, une telle brutalité, que l'opinion publique en eût pu être désemparée.» Aujourd'hui, cette opinion, affirme-t-il, «accepte l'inévitable s'il doit se produire». Contrairement à «l'enthousiasme factice, théâtral et enfantin» de l'été 1870, aucun journaliste ne note de «fièvre belliqueuse». Seule s'exprime la volonté d'en finir avec «ces alertes, avec ces surprises, avec ces menaces qui, périodiquement, se renouvellent d'année en année qui paralysent le commerce et l'industrie, qui sèment l'inquiétude» pour assurer une paix solide. «La paix par la guerre s'il n'y a pas d'autre moyen pour l'obtenir», conclut Gobert. En effet, si chacun souligne le caractère pacifique de la France face à un voisin agressif, tous rappellent que le pays n'entend «nullement jouer le rôle de dupe aveuglée ou celui de la victime volontaire<sup>15</sup>». L'avis de mobilisation apparaît déjà comme un soulagement. L'assassinat de Jaurès est d'ailleurs venu alourdir l'atmosphère. Aucun quotidien n'ignore la nouvelle, mais seul *Le Réveil du Nord*, qui paraît avec un liseré noir autour de sa biographie, lui rend un

## L'entrée en guerre de la presse



Le Réveil du Nord rend hommage à Jaurès dont il a longtemps soutenu l'action.

hommage appuyé. *La Croix* qui condamne le crime, au même titre que le meurtre de Gaston Calmette, peine à taire sa rancune envers le leader socialiste. Pourtant les quotidiens mettent l'accent sur l'unité nationale. *Le Progrès* n'hésite pas à demander au gouvernement «de réduire au silence les éléments qui voudraient exposer publiquement les meilleurs moyens d'entraver la mobilisation». Le 2 août, le directeur du *Réveil du Nord*, Édouard Delesalle, appelle à l'union de tous, «socialistes, républicains, conservateurs», pour défendre, pour sauver la France. Le ton n'est guère différent dans *La Croix du Nord* lorsque J. S., le journaliste lillois Émile Matthieu, reprend à son compte les propos du *Figaro*: «nous devons avoir confiance dans le moral du pays, de tout le pays. Dans l'armée, dans le gouvernement qui, nous le savons de source certaine, marche la main dans la main de nos officiers supérieurs<sup>16</sup>.» «Guerre auto-serbe», «Crise européenne», «Conflit européen»,... les barrettes traduisent le chemin qui mène vers une guerre généralisée. «L'irréparable est consommé<sup>17</sup>» avec la déclaration de guerre de l'Allemagne à la France le 3 août. Le rédacteur en chef de *La Croix* note le «sentiment de soulagement [de la population] parce qu'au moins la situation est nette aujourd'hui et que le Français aime la clarté<sup>18</sup>». Au moment des premiers départs, il sou-

ligne même «l'élan des populations, l'enthousiasme des partants [qui] dépassent vraiment toutes les prévisions les plus optimistes», contrastant avec le désespoir qui règnerait en Allemagne. *La Dépêche* n'y voit qu'une «sérénité calme» et de «viriles résolutions». La veille, le gouverneur militaire de Lille a d'ailleurs appelé la population au calme, lui demandant de s'abstenir de tout geste d'hostilité contre les personnes qui sont arrêtées, d'attendre le jour de la victoire pour organiser des manifestations au son de la *Marseillaise*.

### ■ «La réserve patriotique»

Comme beaucoup d'entreprises, les journaux paient à «un lourd tribut à la mobilisation», pour reprendre l'expression du *Grand Écho*. Au total, quelque 3 600 000 hommes sont mobilisés, dans les périodiques, ouvriers du livre, administratifs et rédacteurs sont également appelés à rejoindre leurs unités. *Le Grand Écho* donne une brève relation des adieux des mobilisés à leur directeur Gustave Dubar. Si la mobilisation désorganise les grands quotidiens, leur effectif important leur permet de faire face. Par contre, elle porte généralement un coup fatal aux titres locaux qui fonctionnent avec un personnel restreint. Certains ferment définitivement. Dès le 30 juillet, les dépêches télégraphiques sont censurées. Dans l'édition du 3 août de *La Croix du Nord*, même s'il s'y résigne, Dem déplore les conditions dans lesquelles il doit faire un quotidien: «Les nouvelles manquent. Elles manqueront de longs jours encore sans doute. Pas un journal étranger, pas un journal de Paris n'est parvenu hier à Lille. Le téléphone des grandes lignes est monopolisé par les administrations publiques. Mais les réseaux urbains et restreints sont encore praticables. Le télégraphe ne laisse filtrer les dépêches qu'avec parcimonie et lenteur. C'est ainsi [...] que des télégrammes d'Havas, expédiés de Paris dans la nuit de samedi à dimanche, ne nous sommes parvenus qu'hier [lundi] vers cinq heures du soir. Il est vrai qu'ils portaient cette mention: "Visé"<sup>19</sup>.» À la veille de la déclaration de guerre, l'état de siège, décrété le 2 août, limite la diffusion de l'information: l'autorité militaire peut désormais interdire toute publication qui exciterait au désordre



La déclaration de guerre de l'Allemagne fait les gros titres. Ici, dans *La Dépêche*.

ou l'entreprendrait. La loi du 5 août interdit la publication d'informations sur le transport des troupes, les effectifs, le nombre de tués ou de blessés, les mouvements... autres que celles communiquées par le gouvernement ou le commandement militaire. Les journaux du Nord se sont-ils «mobilisés» plus rapidement que le législateur l'imposait? Le communiqué qu'ils publient le 3 août laisse penser à une démarche volontaire de leur part. La veille, les directeurs des grands quotidiens, réunis au siège du *Grand Écho*, ont décidé de mettre leurs titres «à la disposition des autorités civiles et militaires» puis dans la journée en ont averti le préfet Félix Trépont et le général Franchet d'Esperey, commandant le 1<sup>er</sup> Corps d'armée. Avant la loi du 5 août, ils ont ainsi décidé d'un commun accord de passer sous silence les mouvements des troupes afin de faciliter la mobilisation. Dans son éditorial<sup>20</sup>, *Le Réveil* justifie d'ailleurs cette «réserve patriotique» et se déclare «certain de l'approbation unanime de ceux qui partagent [ses] idées pacifistes et d'émancipation humaine», prêt à collaborer «de toutes [ses] forces, si les circonstances [le] mettent en présence de cette éventualité, à l'œuvre de défense nationale». L'ensemble de la presse s'engage à jouer un rôle pondérateur et à lutter contre les fausses nouvelles ou maladroitements optimistes.

## L'entrée en guerre de la presse

En attendant comme tous les journaux, les quotidiens régionaux ont vu leur pagination réduite à deux pages. À en croire *La Dépêche* qui parle de «tirages formidables», l'intérêt des lecteurs pour la presse ne faiblit pourtant pas. Placée sous la surveillance de la censure, elle ne cesse d'annoncer des échecs allemands. Quels titres retenir alors que les Lillois sont gagnés par la panique après l'invasion de la Belgique? Ceux du *Progrès du Nord* qui annonce le 11 août que «notre armée déborde la frontière de l'est», le 17 que «les Français repoussent les Allemands»? Ceux du *Réveil* qui mobilise les députés Ghesquière et Debierre, Le 24 août, Lille est pourtant déclarée ville ouverte. Le 25, *Le Réveil* s'affole: «Nous cessons notre publication aujourd'hui au moment où notre plume va recevoir des injonctions», le lendemain, il sort une édition spéciale pour annoncer le rétablissement de tous les services publics. Suivre la parution de ces quotidiens à travers les collections est bien difficile. Valenciennes est aux mains des Allemands dès le 25 août, Cambrai le 26,... Un régiment de la Landwehr occupe Lille du 2 au 6 septembre avant de repartir, infligeant au passage, selon Pierre Pierrard, une amende de 350 000 F à *La Croix du Nord* «qui a comparé la marche des Allemands "au flot teutonique"<sup>21</sup>». La presse s'était engagée à faire la chasse aux fausses nouvelles, pourtant les titres victorieux s'enchaînent à la mi-septembre. Suivons encore *Le Progrès* qui, jour après jour, crie: «Vers la victoire» (13 septembre), «Est-ce la déroute allemande?» (14 septembre) «Vers l'écrasement de l'Allemagne» (15 septembre), «Où s'arrêtera la retraite allemande?»... pour annoncer triomphalement «Vers la victoire!» Au mot près, les manchettes sont les mêmes d'un quotidien à un autre. Le mot «victoire» est celui qui revient le plus souvent, alors que les Allemands viennent de s'emparer d'Orchies et de mettre méthodiquement le feu à chaque habitation. *Le Réveil du Nord* a-t-il enfreint la loi sur la censure? Le 27 septembre, il est suspendu, il ne reparait que le 2 octobre sans aucune explication. Les journaux semblent d'ailleurs supporter de plus en plus mal cette censure. Le 14 septembre, *La Croix* s'en plaint, révélant

involontairement le sérieux de la situation: «À mesure que le théâtre du grand drame tend à se rapprocher de la région, l'autorité militaire se fait plus sévère avec la presse» et dénonce toutes les mesures qui entravent la liberté de la presse. Les premiers blancs apparaissent dans les pages des journaux à la fin du mois de septembre. *Le Grand Écho* réussit pourtant à annoncer que le curé de Maing a été tué par les Allemands. *Le Progrès* ne peut plus le cacher: les Allemands sont dans le Nord même si, en plein siège de Lille, le 9 octobre, il affirme toujours sur six colonnes que la situation est excellente. À partir du 3 octobre, les Allemands attaquent Lille qui tombe le 13 octobre après un intense bombardement: «882 immeubles ont été détruits ainsi que 1 500 maisons<sup>22</sup>» dont les locaux de l'hebdomadaire *Nord illustré*. Les périodiques ont fait paraître leur dernière édition le 10 octobre. *Le Grand Hebdomadaire illustré* qui vient de réaliser un numéro sur l'incendie d'Orchies n'a pas eu le temps de le diffuser. Il ne le distribuera qu'après la délivrance d'octobre 1918. La région est désormais coupée en deux par un front qui se stabilise selon une ligne allant de Nieuport à la frontière suisse passant à l'ouest de Lille, Lens, Péronne,... En zone occupée, les journaux français sont interdits, seule la

presse sous contrôle allemand est autorisée. Les locaux du *Grand Écho*, malgré les manœuvres dilatoires de son rédacteur en chef<sup>23</sup>, sont réquisitionnés. Pendant toute l'occupation les Allemands y réalisent la *Liller*



Lille va céder, *Le Réveil du Nord* annonce la cessation de sa parution.

*Kriegszeitung*. Dans la zone occupée, quelques titres continuent à paraître: *Le Nord maritime* à Calais, *Le Télégramme du Pas-de-Calais* à Boulogne, *Le Petit Béthunois* et *Le Patriote* à Béthune... sous contrôle français.

J.-P. V.

1. «Atermoiements», *Le Progrès du Nord*, 3 mai 1913.
2. Ch. de La Rue, «Gardons-nous!», *Le Progrès du Nord*, 5 mars 1913.
3. Martin-Mamy, «Ça va bien!», *Le Progrès du Nord*, 27 mai 1914.
4. Premier constructeur de cycles français, Adolphe Clément devient constructeur automobile. Après s'être séparé de son associé, il prend le nom de Clément-Bayart. À partir de 1908, il construit des dirigeables dont certains équipent l'armée française.
5. «Échec aux alarmistes», *Le Réveil du Nord*, 10 janvier 1914.
6. «Un bon point», *Le Réveil du Nord*, 23 janvier 1914.
7. La loi du 21 mars 1905, en ajoutant à l'obligation militaire l'universalité, avait ramené la durée du service à deux ans.
8. «Un clou chasse l'autre», *Le Réveil du Nord*, 22 mars 1914.
9. «Les émoluments du frère Wellhoff», *La Croix du Nord*, 14 mai 1914.
10. R. T., «Races tragiques», *La Croix du Nord*, 30 juin 1914.
11. Henriot, «La semaine de Paris», *L'Écho du Nord*, 1<sup>er</sup> juillet 1914.
12. «Le grain de sable», *Le Réveil du Nord*, 29 juin 1914.
13. «Après la rupture austro-serbe», *Le Progrès du Nord*, 28 juillet 1914.
14. Henri Langlais, «La situation», *La Dépêche*, 29 juillet 1914.
15. Martin-Mamy, «Les suites du Kriegszustand», *Le Progrès du Nord*, 2 août 1914.
16. J. S., «Confiance», *La Croix du Nord*, 1<sup>er</sup> août 1914.
17. Titre de l'édition du 5 août 1914 du *Réveil du Nord*.
18. Dem, «La guerre est déclarée», *La Croix du Nord*, 5 août 1914.
19. Dem, «Impressions et scènes», *La Croix du Nord*, 3 août 1914.
20. «Du sang froid!», *Le Réveil du Nord*, 3 août 1914.
21. Pierre Pierrard, *Lille et les Lillois*, Bloud et Gay, 1967, p. 259.
22. Claudine Wallart, *Le Nord en guerre 1914-1918*, ADN, 1998.
23. Émile Ferré raconte cet épisode dans ses «*Croquis et notes d'occupation*», p. 12-17.

# Quand les poilus éditèrent leurs journaux

par Bernard GRELLE

Octobre 1914. Les canons tonnent sur le front. Les batailles rangées, les charges de cavalerie et bientôt les pantalons rouges sont passés de mode. Allemands, Français et Anglais se sont enterrés, face-à-face, sur un front qui court de la Suisse à la mer du Nord. Dans les tranchées les soldats s'ennuient, attendant le courrier. Et un poilu, entre deux manilles et deux assauts, a l'idée de faire un journal, rédigé dans la tranchée et polycopié à proximité. Il le nomme *Le Petit Colonial*. Le premier numéro sort le 23 octobre 1914. Trois jours plus tard paraît *L'Écho de l'Argonne*, suivi en décembre par *Le Poilu*, sans que, semble-t-il, il n'y ait de lien entre ces créations résultant «du besoin viscéral de ces soldats de trouver un exutoire à leurs misères et aussi de laisser un témoignage de leurs combats». D'autres, beaucoup d'autres vont suivre, édités par des «biffins» bien sûr, mais aussi par des cuistots, des chasseurs, des téléphonistes, des artilleurs, des médecins, des infirmiers<sup>1</sup>, des marins, des aviateurs, des prisonniers<sup>2</sup>, etc. En France bien sûr, mais aussi sur le front d'Orient, en Belgique, en Italie: André Charpentier (A. Ch.)<sup>3</sup> recense 474 titres différents pour l'armée française, et il en a ignoré un certain nombre.

Selon le même, l'armée belge connut la plus grande variété de ces journaux, si on rapporte ce nombre à la population du pays: on connaît 290 titres, dont 130 d'expression française, 139 rédigés en flamand, et 21 bilingues. *Amon nos autes*, journal des soldats de Liège, compta jusqu'à 5000 abonnés. Il en exista au moins une cinquantaine rédigés par des soldats anglais, canadiens<sup>4</sup>, australiens ou néo-zélandais, et une centaine édités par les combattants italiens. Les Américains en publièrent peu, avec cette particularité que certains journaux furent édités à bord des navires les amenant en Europe. Bien sûr les Allemands en publièrent aussi. On connaît 113 de leurs publications, et il faut y ajouter des titres autrichiens

ou hongrois. Certains de ces journaux ont un rapport plus ou moins étroit avec notre région, un certain nombre étant accessible sur l'Internet.

Dans son article «Guerre des mots, guerre des mémoires, la presse du front allemande<sup>5</sup>» Julien Collonges établit une distinction entre les *Schützengrabenzeitungen* (journaux des tranchées, au nombre de 22 sur 113) et les *Armeezeitungen* (journaux des armées). Les premiers, émanant directement des combattants, réalisés et tirés dans les tranchées ou à proximité immédiate avec des moyens dérisoires à un faible nombre d'exemplaires, réservés à la compagnie, le bataillon ou le régiment qui les produisait, «furent, au moins jusqu'à 1916, l'espace d'expression de la parole de témoignage et de dignité des soldats». Les *Armeezeitungen*, créés à l'initiative des autorités, disposant de moyens importants (parfois réquisitionnés comme la *Liller Kriegszeitung*) étaient un moyen de propagande par lequel le commandement militaire cherchait à s'assurer de l'état d'esprit et du comportement des soldats. La distinction existe aussi bien entendu côté français, même si elle est moins nette. Les autorités allemandes avaient-elles eu connaissance de l'initiative du généralissime russe Kouropatkine, qui lança, en 1904 un journal, *Le Messenger de l'armée de Mandchourie*, à l'intention des soldats engagés dans la guerre russo-japonaise<sup>6</sup>?

## ■ Les « journaux du front » et notre région<sup>7</sup>

### Des journaux nés en Artois

Certains de ces journaux sont nés en Artois, tels *Le Sans tabac* du 66<sup>e</sup> régiment d'infanterie, *Le Canard du boyau* du 74<sup>e</sup> RI, ou *Le Terrible Poilu Torial*. *Le Crapouillot* est également né chez nous. Le titre *À la 6-4-2* a été créé en automne 1915 par des officiers du 2<sup>e</sup> bataillon du 246<sup>e</sup> RI, alors que le régiment se trouvait au repos à l'arrière des lignes, après six mois de combats en Artois.

Les créateurs du *Sans tabac*: organe



*Sans tabac*: organe aimablement rosse parut jusqu'en décembre 1918.

*aimablement rosse* ont combattu sur le front d'Artois. On trouvera les numéros 16 (6 juin 1916) à 51 (décembre 1918, le dernier) dans Gallica. Le journal est né dans le secteur du Mont-saint-Éloi en octobre 1915, mis au jour par cinq aspirants. Le titre vient du refrain du régiment, «Le Soixante-sixième Sans tabac» (A. Ch.). Le 66<sup>e</sup> a beaucoup voyagé. Il a reçu le «baptême du feu» à Nomeny (Meurthe-et-Moselle), où le régiment, képis et pantalons rouge, a chargé en ligne, à la baïonnette; il était à Verdun, a participé à la bataille de la Marne, puis est passé dans l'Aisne et dans la Somme: ce sont les lieux évoqués dans le journal, avant d'arriver dans le Pas-de-Calais, et de bénéficier d'une journée à la plage de Merlimont, décrite dans un article du numéro 16 et une page de dessins dans la livraison du 6 juin. Ces souvenirs prennent parfois un ton nostalgique: combien le poète regrette de n'avoir pu goûter à Sainte-Menehould, aux pieds de cochon, spécialité gastronomique de la ville! Assez curieusement le régiment terminera la guerre à l'endroit où il l'avait commencée.

*Le Canard du boyau*, bulletin officieux de la 74<sup>e</sup> demi-brigade a été fondé par quatre Poilus, dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast, en juillet 1915. Un normand, Gaston Corroyer en fut l'animateur. Le premier numéro est daté d'août-septembre 1915, et le der-

## Quand les poilus éditaient leurs journaux

nier, numéro 18, d'octobre-décembre 1918. Il était imprimé par *Le Journal de Rouen* sur quatre pages, format 25 × 33 centimètres, quelle que soit la position de cette unité. Le tirage a varié de 1000 à 2500 exemplaires. Cette publication fut irrégulière, trois, voire sept mois séparant la sortie de deux numéros, à cause des aléas de la guerre (A. Ch.).

*Le Terrible Poilu Torial*, fondé en 1915, journal du 142<sup>e</sup> régiment territorial d'infanterie, est né à La Bourse, alors que le régiment tenait le secteur Cambrin-Mazingarbe. C'est Émile Daru, un instituteur qui se lança dans le journalisme après la guerre, qui en eut l'idée. Le premier numéro, daté d'avril 1915, fut imprimé à cinq cents exemplaires à Béthune. La hiérarchie apprécia peu cette initiative, et le journal cessa de paraître après le troisième numéro (A. Ch.). Le régiment était basé à Pau; on y trouve donc des plaisanteries mettant en scène Basques et Gascons, certaines en langue basque – comme on trouve dans d'autres journaux des textes en langue d'Oc, en picard, et même (de manière anecdotique) en chinois<sup>8</sup>; on y trouve aussi par exemple un «Soliloque de la tranchée», signé «Cadet de Pamperruque» (la pamperruque est une danse originaire de Bayonne), qui fait appel aux mannes de Cyrano et de d'Artagnan. On ne trouve sur le site Gallica que le numéro 1 (qui porte le numéro 11 par la grâce d'une fantaisie des créateurs du titre).

Le premier numéro du *Crapouillot: feuille de guerre*, sans doute le plus connu des journaux de tranchées à cause de sa pérennité, fut conçu à Neuville-Saint-Vaast et parut en août 1915. Il n'avait alors que deux rédacteurs, le caporal Jean Galtier-Boissière, qui, s'ennuyant ferme, dessinait et écrivait, et Marcel Chassin, étudiant en droit avant la guerre. Les textes étaient envoyés au père du fondateur, médecin à Paris, qui se chargeait de la mise en page et veillait à l'impression. Le registre du *Crapouillot* tranche avec la plupart des autres journaux de tranchées, qui sont plus destinés à distraire qu'à dépeindre la réalité de la guerre. Dès la première livraison, intitulée *Courage les civils!*, le ton est donné. La volonté de lutter contre le bourrage de crâne

valut bien des coups de ciseaux au journal. Qu'on juge de la verdeur de l'expression: «Tous ces mercantis de l'héroïsme n'ont rien compris à la guerre, à ses horreurs et à son caractère catastrophique; ils n'ont pas compris, ou n'ont pas voulu comprendre le combattant. [...] Taisez-vous! Pendant que nous supportons pour le pays les plus effroyables épreuves que des hommes aient jamais supportées, vous, parodistes infâmes, vous nous avez trahis!».



*La Voix du 75* fut imprimé à Nœux-les-Mines, sous le feu des canons allemands.

*La Voix du 75*, née en janvier 1915, est confectionnée par les soldats du 1<sup>er</sup> groupe du 62<sup>e</sup> régiment d'artillerie, «qui guerroyait alors autour de Notre-Dame-de-Lorette et dont le séjour en Artois devait se prolonger jusqu'à l'offensive de Verdun en janvier 1916 (A. Ch.)». Il fut imprimé à Nœux-les-Mines à 200, et parfois 300 exemplaires, dans un minuscule atelier situé tout près des lignes françaises, sous le feu des canons allemands. Ce journal s'arrêta au numéro 11, son promoteur, le lieutenant Baudre, ayant été blessé grièvement à Verdun en mars 1916. On peut lire les numéros 1, 2, 4 et 5 sur le site de la B.D.I.C.

Ajoutons à ces titres *Les Mitrons de l'Avant: Écho de la boulangerie de guerre de Bourbourg. Organe Remède contre la Neurasthénie et le Mauvais*

*Temps. Paraissant à l'improviste*; ce journal n'aurait paru qu'en 1916. Seuls les numéros 9 (11 juin) et 10 (25 juin), – deux simples feuilles imprimées recto-verso – ont été mis en ligne par la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (B.D.I.C.)<sup>9</sup>. Cette boulangerie, chargée de ravitailler le front, dépendait de la 1<sup>re</sup> C.O.A. La correspondance était à adresser à «M. le Directeur technique des *Mitrons de l'avant*, Centre de fabrication de Bourbourg». Ce titre est ignoré d'André Charpentier.

### Des journaux nés sur l'Yser ou en Flandre

D'autres journaux sont nés ou ont vécu sur le front de l'Yser et la région de Dunkerque. Le *Télé-mail* (ainsi nommé à cause de la proximité et de la fréquentation quotidienne des Tommies), *organe des Sapeurs Télégraphistes et Radiotélégraphistes en campagne, paraissant où il peut*, est né à Harringhe petit village belge frontalier, près d'Oost-Cappelle. Le 3<sup>e</sup> Bataillon est lancé par le commandant Blais, en mai 1915, quelque part sur le front de l'Yser, comme *Face aux Boches* (avril 1915).



*La Revue poilusienne* est vendue 40 centimes.

*L'Écho des dunes*, qui porte en sous-titre: *le plus fort tirage des journaux du front. Entièrement rédigé et imprimé sur le front. Évitez les contrefaçons. Ne pas demander L'Écho des Thunes. Paraît si*

## Quand les poilus éditèrent leurs journaux

possible deux fois par mois avec supplément, est un in-quarto de douze pages, il est imprimé entre Coxyde et Dunkerque par les artilleurs de la 111<sup>e</sup> batterie de 240 du 51<sup>e</sup> régiment d'artillerie. Il accueillait des contributions de soldats de différentes armes, ainsi que de soldats belges. La batterie était installée près de Nieuport. Les numéros 6 à 9 (décembre 1916-mars 1917) sont consultables sur Gallica. *L'Écho des dunes* donna naissance à un supplément humoristique, *La Cane*. En janvier 1918, *L'Écho des dunes* fut remplacé, sous l'impulsion du colonel Tahon, (un Dunkerquois), par *La Revue poilusienne franco-belge: revue sportive artistique et littéraire du front*, après avoir absorbé *La Cane*. On trouve dans le premier numéro du nouveau périodique l'avis de décès de *L'Écho*: «*L'Écho des Dunes n'est plus... Inclignons-nous devant sa mort héroïque au champ d'honneur. Ce n'était qu'un timide enfant de la grève et du sable hospitalier, mais, en bon Français, il a voulu suivre à l'attaque les légions sublimes de la 1<sup>re</sup> armée. Trop dure était l'épreuve: il est resté dans la plaine marécageuse de l'Yser sous la mitraille boche et les intempéries d'un ciel inclément et cruel. Soyons fiers! L'Écho des Dunes est mort pour la France!*»



Hurle Obus est né en août 1916 sur les bords de l'Yser.

*Hurle Obus* – devenu dès le deuxième numéro *Hurl'obus – Écho des terribles Torriaux* (sic), organe des tranchées du 12<sup>e</sup> Ter<sup>me</sup> Inf<sup>te</sup>, le plus fort tirage du front,

est né en août 1916 «sur les bords fleuris de l'Yser, où tant de Boches ont rendu leur âme au diable et leur corps à la terre». En supposant que les Allemands n'aient pas deviné où se trouvait le 12<sup>e</sup> régiment d'infanterie de la territoriale qui publiait *Hurl'obus*, un sonnet sur Nieuport (n° 2), la ville martyre, les aura sans doute bien vite éclairés. Ce régiment, basé avant la guerre à Amiens, où le journal était réalisé par l'Imprimerie Pierrard, comportait dans ses rangs nombre de Picards et de gars du Nord Pas-de-Calais. On trouve, dès le premier numéro, une «Lettre à tchio Tisse», écrite «Pour les Picards» dans un picard proche de celui de la métropole. Par contre l'article «Pour finir el djêrre» est à coup sûr écrit par un natif de la Somme: les «pouéy» (pays) ou «j'avoué» (j'avais) ne trompent pas. On peut lire cinq livraisons de ce périodique sur le site de la B.D.I.C. (du n° 1, août 1916, au n° 5, décembre 1916). Le journal nous éclaire sur le choix de son titre. Un plaisantin avait transformé le nom d'une villa de Malo «Hurle bise» (qui n'est pas sans rappeler *Wuthering Heights*) en «Hurle obus»: le nom du nouveau journal était tout trouvé. À noter que le numéro 8 est particulièrement rare: la plupart des exemplaires furent enfouis avec le porteur lors d'un bombardement (A. Ch.).

*Le Nonante: Journal de la Ville, de la Campagne et de la Mer*, dont les numéros 2 (22 juillet 1916) et 3 (15 août 1916) sont lisibles sur Gallica, publie un roman à suivre, «Le Mystère de Coxyde», une chronique, «Le cri des dunes et du polder», une chanson intitulée *Fleurs de Nieuport*: il a été à coup sûr édité dans le même secteur que *L'Écho des dunes*. Quoique le journal soit imprimé à Paris, quelques indices pourraient laisser supposer que c'est peut-être un périodique écrit avec la collaboration de poilus belges; le titre bien sûr, mais aussi l'emploi à nouveau de ce mot dans un article («Il se radoucit en nous apprenant une bonne nouvelle: celle de l'arrivée au parc d'artillerie d'un obusier de nonante...»), mais quatre sur cinq des noms cités au tableau d'honneur de *Nonante* sont français (ou wallons), un seul a une consonance flamande. Selon la B.D.I.C., *Le Nonante* deviendra *L'Yser moi* en 1916.



Le Nonante, imprimé à Paris, et écrit avec la collaboration de poilus belges?

*Face aux Boches*, bulletin destiné à la destruction des cafards dans les boyaux du front (numéros 1 à 4 disponibles sur le site de la B.D.I.C.) a été créé en août 1915, par deux officiers, avec la permission du colonel commandant le régiment. D'abord imprimé à Châlons-sur-Marne, puis à Paris, il fit l'objet, comme beaucoup d'autres, d'un faire-part de naissance dans la presse de l'arrière (*La Liberté*, *Le Petit Journal*, *La Presse*, *Les Débats*, *L'Éclair*, *L'Ouest-Éclair* et *La Chronique de Fougères* d'autres peut-être, tous les journaux n'arrivant pas au front, signalent la naissance de ce périodique). Ces mentions sont l'occasion d'un trait d'esprit typiquement «poilu». L'un de ces journaux avait écrit: «*Face aux Boches* est un nouveau journal de tranchées qui ne le cède en rien à tous ceux qui pullulent sur le Front...», et un Poilu de commenter «Diable! Mais si je ne me trompe, nous voici classés dans la catégorie des parasites joyeux!». *Face aux Boches*, organe du 76<sup>e</sup> régiment territorial d'infanterie, qui fit toute la guerre en Belgique, connut les vicissitudes habituelles des journaux du Front.

*La Chéchia*, journal du 1<sup>er</sup> régiment de marche de zouave, fut lancé le 23 mai 1913 alors que le régiment se trouvait à Coxyde, secteur de la Grande Dune. Il était photocopié, entre 800 et 1000 exemplaires, et suivit les déplacements du régiment: Nieuport, la Champagne,

Quand les poilus éditaient leurs journaux



Face aux Boches a été créé en août 1915 par deux officiers.

Verdun, la Somme, l'Aisne, l'Oise; la Meuse pour terminer sa course à Ems. Le Zouzou, journal à éclipse, organe spécial du 20e bataillon [de Zouave], fut créé par trois sous-lieutenants en attente d'affectation, à Wahrem, commune séparée de la Belgique par les villages de Hondshoote et Les Moères. Le Zouzou est un titre de substitution: les créateurs avaient d'abord nommé leur journal La Chéchia, avant de s'apercevoir que ce titre était déjà pris, et de changer de titre au numéro 7. Les jeunes responsables du journal y glissèrent une devise ambiguë («Pan Pan l'Arbi, les chacals sont par ici»), quand on sait le rôle joué par les tirailleurs tunisiens, algériens et marocains dans cette guerre. Le Zouzou disparut après le dix-neuvième numéro, ses promoteurs étant envoyés dans différentes unités. Il tirait à 200 exemplaires (A. Ch.). D'autres d'unités sont passées dans la région: on peut trouver dans leurs journaux l'écho de leur présence chez nous.

Des journaux créés par des Nordistes

Le 120 "court" et Les Cats-huants ont été produits ailleurs sur le front, mais offrent la particularité d'avoir été créés et animés par deux soldats originaires du Ternois. Les animateurs de ces périodiques font l'objet d'articles détaillés par M. Paul-André Trolle10. Le 120 "court": revue d'un jeune

bataillon de chasseurs, seul Journal relié par fil spécial «cordon détonant» avec les tranchées boches naquit le 20 juillet 1915; le numéro 46 et dernier sortit en décembre 1918. On peut lire, grâce à la B.D.I.C., les cinq premiers numéros (du 20 juillet au 15 septembre 1915) sur internet. Le journal a été créé à l'initiative du commandant Rousseau, qui en confia la rédaction à Clovis Grimbert. Le journal parut sur quatre pages, (exceptionnellement douze) d'abord à Saint-Dié, puis Nancy, avec un format de 25 x 32 centimètres, et fut tiré jusqu'à 2000 exemplaires (A. Ch.).

Les Cats-huants est né dans une ambiance de campagne (la 1/1, section 40) en 1915, à l'initiative de Jules Garçon, alias Georges Lenternic en littérature, natif de Saint-Pol-sur-Ternoise. Il avait déjà créé à l'hôpital de Berck-sur-Mer un autre journal, L'Embuscade, et il collabora au 120 "court" de son ami Clovis Grimbert. Les Cats-huants est ignoré d'André Charpentier.



Le 120 "court" a été créé à l'initiative du commandant Rousseau, qui en confia la rédaction à Clovis Grimbert.

Le Bulletin des réfugiés du nord (25 août 1915) fait état du Journal des tranchées, dont l'un des principaux animateurs, le sergent Ferdinand Lemaire, travaillait avant la mobilisation chez Planquart à Roubaix. Le Bulletin se targue d'être «un peu le parrain» de ce Journal. Les premiers numéros étaient écrits à la main, à deux exemplaires, dont l'un était envoyé au Bulletin, l'au-

tre passant de main en main. Le Bulletin décida d'aider Ferdinand Lemaire, et lui trouva une machine à photocopier, afin que le journal puisse être distribué à toute la 10e compagnie du 84e régiment. Sans doute faut-il confondre ce Journal des tranchées avec Le Journal des tranchées de Salonique cité par André Charpentier: une lettre envoyée de Serbie par Lemaire, datée du 18 décembre 1915 et publiée un mois après par Le Bulletin, annonce en effet l'arrêt de la publication du journal. Les conditions de vie sont très différentes de celles du front français; la guerre est certes moins meurtrière, mais beaucoup plus pénible: rien à acheter pour améliorer l'ordinaire, terrain humide en plaine, très accidenté en montagne, sans voies de communication; pas de «cagnas» ni de cantonnement, froidure la nuit et chaleur accablante la journée. Publier un journal est devenu impossible!

Des journaux allemands dans la région

N'oublions pas les journaux allemands fabriqués pour les troupes allemandes engagées dans la région, même si ma méconnaissance de l'allemand ne m'a guère permis d'utiliser que les dessins. Tout d'abord la Liller Kriegszeitung et son supplément les Kriegsflugblätter, deux feuilles imprimées à Lille. Nos lecteurs connaissent déjà ce journal, grâce à l'article que lui a consacré Jean-Paul Visse11. Les conditions de production de la Liller Kriegszeitung sont bien différentes de celles des «journaux du Front». Ce journal, destiné à l'ensemble des combattants de la 6e armée allemande dans le nord de la France, est imprimé à 75000 ou 100000 exemplaires sur les presses - réquisitionnées - de L'Écho du Nord à Lille, ville de repos des troupes, et non dans les tranchées ou sur le front, même si des articles y ont été rédigés. Il s'agit pourtant d'un périodique écrit par et pour les soldats. C'est à ce titre qu'il peut être retenu. On pourra lire la collection intégrale (8 décembre 1914-27 septembre 1918) de la Liller Kriegszeitung sur le site de l'Université d'Heidelberg12. On trouvera sur le site de la Bibliothèque nationale autrichienne13 la collection du Schützengraben14, journal du XIVe corps de réserve, qui parut

## Quand les poilus éditaient leurs journaux

du 22 août 1915 au 7 juin 1917. Le premier numéro contient une publicité pour le marché de Bapaume, où les soldats allemands étaient censés trouver légumes, œufs, beurre et gibier (!). À partir du numéro 9 (11 novembre 1916), il est clairement indiqué dans la tête – qui change de présentation à chaque numéro – que le journal est imprimé à Bapaume, par l'imprimerie de campagne de l'intendance du corps, sur six, puis huit, voire douze pages. Mais la dernière livraison (7 juin 1917) est réduite à un recto : Les alliés viennent de reconquérir (temporairement) la ville. La rédaction était confiée au *Stabsarzt* Dr Körber, puis en mai 1917, au Dr Schnabel.



La *Lillier Kriegszeitung* est imprimée sur les rotatives du *Grand Écho du Nord* interdit par l'occupant.

La Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg a mis en ligne quelques autres journaux du front édités par des unités de l'armée allemande, dont les *Hohnacker neueste Nachrichten*, le tout premier périodique du genre puisque le premier numéro parut le 14 septembre 1914, précédant de plus d'un mois *Le Petit Colonial*, et aussi la *Schützengrabenzeitung*, organe d'une unité qui a combattu dans les Vosges, puis dans le Nord de la France. Il y eut sans doute d'autres journaux édités, au moins temporairement dans la région. *Die Somme-Wacht*, éditée par la 1<sup>re</sup> armée, publia, malgré son titre des dessins du château d'Havrincourt<sup>15</sup> ou des reproductions de gravures du musée de Cambrai<sup>16</sup>.

### ■ Anatomie des « journaux du front »

#### Pourquoi de tels journaux ?

Dans son adresse aux lecteurs, *Le 120 "court"* affirme : notre « seule ambition [...] sera d'entretenir dans vos rangs la gaieté et la bonne humeur, vertu du caractère français » ; ce périodique sera « tantôt sérieux, tantôt caustique, le plus souvent rieur et gavroche, il formera un acte de foi, de geste héroïque, de bons mots, de trouvailles, de... papotages ». On peut lire dans le numéro 1 de la *Congoli-gazette*, organe du « groupe 120 long du 17<sup>e</sup> d'artillerie » : « La bonne humeur étant la force principale des armées, cet organe est créé pour entretenir la gaieté et la bonne humeur du groupe » ; et dans la première livraison du *Boum! Voilà! Écho marmiteux des tranchées* « la politique étant supprimée depuis août 1914, nous n'en parlerons pas, et il ne nous restera plus qu'à essayer d'être amusant ». Faire rire et distraire semble être la préoccupation principale des créateurs de ces journaux. Par contre, le contenu de *L'Écho des dunes* incite à penser que ses créateurs affichaient, outre le souci de distraire, des buts plus nobles. Ce en quoi ils se rapprocheraient de la *Lillier Kriegszeitung*, créée pour apporter aux officiers et hommes du rang, qui « affrontent l'ennemi pour l'honneur et la protection de la Grande Allemagne », un objet de lecture capable d'élever leur esprit et de réjouir leur cœur, selon l'avertissement figurant en tête du tout premier numéro (*Den Offizieren und Mannschaften unserer Armee, die vor dem Feinde stehen zu Schutz und Ehre unseres grossen Deutschen Vaterlandes wollen wir einen Lesestoff bieten, der in stillen Stunden der Wacht oder Ruhe ihnen Geist und Herz erhebt und erfreut*).

Mais ces journaux ne sont pas seulement simple distraction. Stéphane Audouin-Desrouzeau écrit à propos des journaux de tranchées français : « Indice du besoin de parole d'une communauté frustrée de moyens d'expression, la presse de tranchées se situe finalement au confluent d'aspirations nombreuses et contradictoires. Celles du commandement, soucieux de maintenir le moral, la discipline, l'esprit de corps et le respect de la hiérarchie s'opposent à celles des combattants, dési-

reux de s'élever au-dessus de la misère quotidienne de la guerre, de témoigner, et de reconquérir une dignité par l'écriture. Ainsi trouve-t-on souvent propagande et témoignage inextricablement mêlés<sup>17</sup> », et ailleurs : « écrire, éditer un journal, être lu [c'est] reconquérir une dignité, s'élever au-dessus de l'anonymat, du nivellement, de la médiocrité de la guerre et du quotidien ». Redevenir un homme, au moins pour un moment...

### ■ La fabrication de ces journaux

#### Rédactions et administrations

Parfois les responsables de la publication sont clairement identifiés, ainsi pour *L'Écho des Guitounes*, *La Chéchia*, ou *Bavons dans l'Paprika* et, naturellement, la *Lillier Kriegszeitung*. *L'Écho des dunes* a un rédacteur en chef, un gérant, et même un dépositaire. *La Revue poilusienne franco-belge* annonce fièrement deux directeurs fondateurs, un rédacteur en chef et une dizaine de collaborateurs attitrés. Mais ce n'est pas toujours le cas. *Le 120 "court"* ne désigne nommément personne, du moins dans les numéros que j'ai pu consulter. *Le Plus-que-Torial* a pour directeur-fondateur un ecclésiastique, « Père Iscop » et pour rédacteur en chef un certain « O. Busier » ; *Le Chat pelottant* a, pour « gérant irresponsable » un certain « Anonyme ». La *Schützengrabenzeitung*, organe d'une unité qui a combattu dans les Vosges, puis dans le Nord de la France avant de partir sur le front de l'est est plus hardie – ou timorée : personne n'est rédacteur ni responsable, car personne ne veut être responsable de la guerre (« *Verantwortliche Redaktion Niemand, weil für den Krieg auch Niemand verantwortlich sein will* »).

#### Des journaux très surveillés

Mais que le nom du rédacteur-en-chef soit indiqué ou pas ne change rien : ces journaux sont étroitement surveillés. Certains des tout premiers, vraiment fabriqués dans les tranchées et tirés à quelques exemplaires, ont peut-être joui d'une certaine liberté. Mais cela ne dura pas. Dès que la hiérarchie militaire eut connaissance de cette activité, elle la régla.

C'est que la guerre est aussi une affaire politique. Les anarchistes la refusaient ; une partie des socialistes et des syndi-

## Quand les poilus éditèrent leurs journaux

calistes des deux camps, qui n'avaient pas oublié les résolutions de congrès qui préconisaient la grève générale en cas de guerre, refusant le triomphe du chauvinisme et du militarisme à l'intérieur de la Social-démocratie, et condamnaient la participation aux gouvernements d'Union sacrée se réunirent du 5 au 8 septembre 1915 à Zimmerwald. Français et Allemands y adoptèrent une déclaration commune condamnant la guerre. Les journaux, tous les journaux devaient donc être surveillés. En 1917, *Le Pays* lança une souscription en faveur des journaux de tranchées, souvent impécunieux. La réponse ne se fit pas attendre. Une note de Pétain, général commandant en chef, datée du 21 octobre 1917, interdit «de la façon la plus absolue qu'aucun subside provenant de l'initiative privée soit acceptée par lesdits journaux sans passer par mon intermédiaire». C'est qu'on craignait que des journaux ne tombent sous la coupe de groupes hostiles à la guerre. Contrairement à ce qu'écrivait *Boum! Voilà!* la politique n'était pas supprimée depuis août 1914, même si les journaux du front n'en parlaient pas. Outre la censure sur les journaux écrits par les combattants, on tentait de tenir ces derniers écartés des mauvaises lectures. *Le Droit des peuples* rappelle ainsi à ses lecteurs que les vendeurs de journaux sur le front doivent toujours tenir ce titre. Il prie ses «camarades soldats» de lui «signaler les vendeurs qui refuseraient de leur procurer le journal<sup>18</sup>».

Si le Grand Quartier Général était favorable aux journaux de tranchées, témoin la note que signa Joffre fin 1915 – «Il m'a été rendu compte que certains journaux de tranchées avaient été supprimés par ordre des officiers généraux sous les ordres desquels se trouvent les corps où ils sont publiés. Ces journaux ont pour but de distraire et d'amuser les combattants. En même temps, ils montrent à tous que nos soldats sont pleins de gaieté, de confiance et de courage [...] J'estime que leur publication mérite d'être envisagée avec bienveillance.», c'est qu'il espérait en tirer un avantage: «Le service de propagande au ministère des Affaires étrangères utilise les journaux de tranchées pour montrer aux correspondants des journaux étrangers l'ex-

cellent esprit qui anime nos troupes sur tous les fronts.» Certains officiers comprirent le message: le colonel Leclercq favorisa successivement *Paris Minen*, *Brise d'entonnoir* et *Le Bulletin désarmé*, au gré de ses affectations; le colonel puis général Brissaud-Desmaillet réunit lui-même les comités de rédaction des journaux qu'il lança pour les unités qu'il commandait (*L'Esprit de cor*, *Le Diable au cor*, *Le Voltigeur*) et certains en furent remerciés («Merci au général [...] et à tous les chefs qui, connaissant la valeur morale de l'humour, ont bien voulu, avec tant d'indulgence, encourager les premiers pas du 120 "court".») D'autres furent plus réticents: *L'Écho des dunes*, dans son n° 7, écrit au capitaine d'infanterie M. «qui s'est emparé du local de notre direction à Malo-les-Bains et lui a mis son matériel dehors sans même lui donner le temps de trouver un cantonnement». Par chance, *L'Écho* trouva un local «royal» à Coxyde-les-Bains.



Le lacrymogène qui ne fut guère aidé par la hiérarchie militaire.

*Le Lacrymogène* gagna une renommée à un concours des journaux du front: le chef de bataillon refusa qu'elle soit transportée dans la voiture du bataillon; le lieutenant-colonel commandant le 134<sup>e</sup> RI critiqua, dans une note au général commandant la Division, le ton de certains articles parus dans *La Gazette du Créneau*, articles qui étaient

«presque toujours de nature à créer dans l'esprit des lecteurs du regret de l'arrière, de la lassitude pour la vie de Front, et à évoquer des idées amollissantes, sa patience et sa résistance», et censura le journal. Le général fit répondre au rédacteur-en-chef qu'il attirait son attention «sur la nécessité de chercher avant tout à distraire ses lecteurs, en évitant de faire naître en eux des regrets de nature à les influencer de façon regrettable. [Qu'] il verrait publier avec plaisir certains échos de la vie du secteur tels que les résultats heureux de vos coups de main, la résistance opposée à ceux de l'ennemi, les citations, etc.»

Quand il y avait bienveillance, elle n'allait pas sans surveillance. Elle n'existait que «dans la mesure où elle ne nuis[ait] pas au service et à la condition que leur rédaction soit sérieusement surveillée, pour éviter l'apparition de tout article ne correspondant pas au but ci-dessus».

Joffre avait institué un contrôle au niveau de la division. Pétain dans sa circulaire du 21 octobre 1917 va le renforcer: «Mon attention a été appelée [...] sur les dangers que pourrait présenter, au point de vue militaire, un manque de surveillance de la rédaction des journaux de tranchées. Il est indispensable que leur censure soit réglementée d'une façon spéciale. En conséquence, j'ai décidé qu'à l'avenir tous les journaux de tranchées rédigés dans les États-majors de division ou de brigade et dans toutes les unités inférieures seront censurés par la division; ceux rédigés dans les États-majors de division le seront par les C.A. (i.e. corps d'armées)<sup>19</sup>». Les rédacteurs ne s'y trompent pas: «Le soldat peut-il exprimer son opinion sans craindre les ciseaux? Peut-il critiquer les décisions venues d'en haut? Non. Pour l'instant, il nous faut réfléchir» (*La Revue poilusienne*, n° 1, janvier 1918). On trouve aussi dans le numéro 5 de *La Voix du 75* la note suivante «Une belle publication illustrée donne une vue d'un quartier du village de Notre-Dame-de-Lorette qui a échappé à la destruction» et de poursuivre: «pour votre instruction, M. R., vous saurez qu'il n'y a jamais eu à N.-D.-de-Lorette un village, mais une chapelle seulement, dont il ne subsiste pas le moindre vestige, et

## Quand les poilus éditaient leurs journaux

pour votre punition nous vous invitons à lire ce que nous écrivions dans notre dernier numéro sous le titre *La galerie des Salauds*. Si on se reporte au numéro 4 on peut lire: «La rédaction de *La Voix du 75* s'était promis de signaler sous cette rubrique tous les journaux illustrés de l'intérieur qui publient des photos truquées de la guerre, mais elle a dû y renoncer parce que, d'abord, Anastasie<sup>20</sup> "ne voudrait rien savoir", et parce que les marchands du temple sont trop nombreux». Et *La Voix du 75* de réclamer à son tour la censure: «mais, désireuse de sauvegarder l'intérêt historique compromis par de faux documents qu'on présente au bon public comme étant l'image de la vérité, elle a l'honneur de demander qu'il soit désormais interdit à quiconque de publier des vues de la guerre».

Les journaux de tranchées ont le droit de parler de tout, comme Figaro, à condition d'exclure la guerre, les opérations, la politique, la religion, et les chefs – grands et petits –, sauf à les encenser. La censure est une réalité, et certains journaux osent la dénoncer directement ou indirectement. Le numéro 30 du *Seau à charbon* est-il égratigné? La rédaction lance un concours entre ses lecteurs: deviner et restituer les mots censurés. La page 16 du numéro 3 de *Bellica* (début 1916) ne comporte qu'un dessin: la «silhouette hargneuse d'une vieille dame qui brandit d'énormes ciseaux»; les censeurs n'avaient pas apprécié un article de Paul Vaillant-Couturier «Cadavres». Pourtant la censure civile (Les journaux du Front imprimés à l'arrière était soumis, comme tous les écrits, à cette autre censure, qui n'était pas toujours en harmonie avec son homologue casquée) n'avait rien trouvé à couper, et le texte de Vaillant-Couturier parut un peu plus tard dans une revue parisienne. Les dessins de la page 2 de l'édition du 18 février 1915 du *Télé mail* (n° 18) sont occultés par des hachures: censurés. La livraison de février 1917 du *Poilu du 6-9* annonce que le numéro sensationnel de janvier a été interdit par la censure. *Le Tord boyau* écrit que son numéro 1 a été intégralement censuré par le censeur militaire: il ne restait à imprimer qu'une publicité pour les Bons de la défense! Il y eut donc

deux éditions de ce numéro: l'une avec le texte intégral distribuée aux abonnés de l'arrière, l'autre, blanche pour le Front. Lorsque la hiérarchie apprit la chose, elle voulut supprimer le journal, qui ne fut sauvé que par l'intervention de deux écrivains qui travaillaient à l'État-major (A. Ch.). *Le Terrible Poilu Torial* affirme que ses dix premiers numéros ont été interdits par la censure – réalité ou ironie? Un rectangle blanc suit le titre «La situation militaire» dans le numéro 1 de *L'Ancre rouge*. Anastasie veillait.

De temps en temps, une assertion, un article, un dessin échappent à l'œil du censeur. Dans *L'Écho des dunes* (n° 6), on trouve une historiette moquant les officiers de l'État-major. L'un d'eux inspecte les lignes, et houspille un soldat qui, dans un boyau à huit mètres des tranchées allemandes, ne fait rien. Le soldat dégoupille alors une grenade, et l'officier de s'écrier «Attendez un moment!» avant de déguerpir. Dans le même numéro la rédaction invite à fêter Noël avec plus d'entrain que jamais: «*Gaudeamus igitur*<sup>21</sup>... (Ré-jouissons-nous)». Il est vrai que le premier couplet complète ce vers dans un autre sens: réjouissons-nous tant que nous le pouvons, car à la fin nous finirons en terre. *Le Looping*, journal d'aviateurs, porte en exergue «Je crois bien que je vais me casser la g...!». Dans le numéro 3 (22 août 1915) du *120 "court"*, J. R. demande, dans un poème, où est «La maison du chasseur», et donne la réponse: «En Alsace, à l'abri d'un bois / six planches, de l'herbe, une croix». Le lieutenant-colonel cité plus haut aurait sans doute vu là des injures à l'adresse du corps des officiers et des atteintes au moral de l'armée!

La même censure s'exerçait sans doute du côté allemand, favorisée par le grand nombre d'*Armeezeitungen*. Et l'arrière imposait aussi sa censure: *Im Schützengraben in den Vogesen*, fut distribué en Allemagne, sauf à Berlin et dans la province du Brandebourg: le pasteur et député Meyer-Herford en empêcha la diffusion, au prétexte que le contenu n'était pas «conforme au sérieux exigé par l'époque».

### Financer un «journal du Front»

Publier un journal, certes, mais comment le financer, surtout dans la



L'abonnement aux *Boyaux du 95e* était de 5 francs «pour la durée de la campagne».

durée? N'oublions pas qu'il s'agissait de créations personnelles, nullement financées par l'armée: les problèmes d'impression étaient les mêmes, à une échelle réduite, que ceux que rencontre une entreprise de presse traditionnelle. Bien sûr, lorsque la création du journal était décidée par le commandement (*Le Voltigeur* créé à l'initiative du général Brissaud-Desmaitel pour sa division a pu tirer à 5000 exemplaires, 10000 même pour le premier numéro) le journal n'avait pas de soucis d'argent. De même la *Liller Kriegszeitung* du côté allemand, création officielle à l'usage des soldats de la 6<sup>e</sup> armée, avec du personnel dédié. Pour beaucoup d'autres titres, le problème était crucial. Les frais du premier numéro étaient généralement payés par les promoteurs du journal, parfois par une quête auprès des officiers (*Face aux Boches* par exemple), rarement par un seul homme (Jacques Péricard économisa 500 francs pour lancer son *Boyau du 95e*). Pour continuer la publication, il fallait de l'argent: abonnements et ventes au numéro étaient les cas les plus fréquents. Les prix au numéro variaient de 5 à 10 centimes, parfois 15, prix pratiqué par *L'Écho des dunes* ou *Le Sans-tabac*. Certains journaux étaient plus gourmands: *Tactacteuftauf* demandait 30 centimes (n° 6), le numéro 1 de *La Revue poilusienne* était vendu 40 cen-

## Quand les poilus éditaient leurs journaux

times, *Le Crapouillot* atteignait le prix record de 50 centimes. Quant à *L'Écho des guitounes*, son prix était «facultatif», et *L'Écho des tranchées* prévoyait douze numéros gratuits par compagnie, exemplaires «réservés aux hommes» est-il précisé! *Face aux boches* se vendait 5 centimes aux militaires, 10 aux civils, *Le Bochofage* 6 aux poilus, 12 aux civils et 2000 francs or aux «embusqués», catégorie universellement détestée. Parfois un tarif plus élevé était demandé aux officiers; par exemple *Le Poilu sans poil*, 15 centimes pour les gradés au lieu de 10 pour les soldats.

La même disparité régnait en ce qui concerne les abonnements. Il en existait de deux types: des abonnements à temps (un mois, six mois, un an), et d'autres pour la durée de la guerre, ce qui était un pari risqué pour ceux qui ont lancé un journal en 1915...

On pouvait s'abonner aux *Boyaux du 95<sup>e</sup>* au prix de 5 francs «pour la durée de la campagne», S.G.D.G.<sup>22</sup>, est-il ajouté ironiquement dans la manchette du n° 9. *Poil... et plume* (5 mars 1917) proposait un abonnement «définitif pour la durée de la guerre» à 20 francs. Plus sage, *Le 120 "court"* imprimait (n° 1, 20 juillet 1915): «Abonnement... à forfait, pour la durée de la guerre:

*La Marmite* échelonnait ses tarifs: 20 francs pour les bienfaiteurs, 10 pour les donateurs, 6 pour les officiers et les civils, 2 pour les poilus et les réformés. Sortir un journal quand on était au front était plein d'aléas; *Le Poilu du 6-9* le savait bien, qui rassurait ses abonnés: «Les abonnements sont garantis par le dépôt des versements au Crédit lyonnais».

Les journaux du Front, s'inspirant de leurs grands «confrères», faisaient, ou espéraient faire, appel à la publicité et aux petites annonces. Beaucoup en insérèrent. Mais un examen rapide montre qu'il s'agit souvent de plaisanteries, par exemple celles-ci, prises dans le numéro 1 du *120 "court"*: «La grenade de Béthune est terrifiante, mais la GRENAD'INE rafraîchit mieux...», ou «Débiles! Déprimés! Défaits! Découragés! Visitez vos Vosges. Hôtels de 1<sup>er</sup> ordre. Nombreuses chambres (d'explosion). Eau (du ciel) et de source..., etc.» Il en va de même pour les petites annonces; deux exemples pris encore dans *Le 120 "court"*: «On demande: Embusqués de bonne volonté pour exécuter travaux délicats dans les bureaux du Front. Peu de connaissances exigées. L'emploi consisterait à retourner les "feuillées". Aucun danger» (n° 1), ou celle-ci (n° 2), grave-



Reçu adressé aux abonnés du Poilu.

zontale, près parallèle 22». Mais certains réussissent à décrocher de véritables contrats, ainsi *L'Écho des dunes*, qui publiait une page entière d'annonces dans son numéro 12, vantant les mérites de la librairie Gheury, ceux du magasin «Au petit 75» («tous les articles pour militaires»), les piles et lampes électriques Perraud, «en vente chez Devis-Schaltin», ou, plus morbide, des couronnes et gerbes funéraires chez le même, tous ces magasins étant sis à Coxyde-sur-mer. On trouve dans d'autres numéros des réclames pour des commerces de Mers-les-Bains ou de Dunkerque. *La Mitraille* publie des réclames pour une librairie parisienne, pour la maison Ramlot, «spécialiste de vêtements militaires», pour les chaussettes «S.W.» ou l'Aspirine du Rhône. *Le Canard du boyau* fait savoir que «L'agent de liaison Louis Roy [...] fait royalement de fort jolies bagues en aluminium», ou bien que «Lemonnier, de la 11<sup>e</sup> compagnie, vend et répare des montres. Possède tout un attirail d'horlogerie. Porte son atelier dans son sac et vous accueille avec le sourire...» Cinquante francs furent envoyés à tous les journaux du front qui avaient inséré une note publicitaire pour un emprunt lancé par la ville de Paris: c'est, selon Charpentier, la seule subvention officielle qu'ait reçue cette presse. Parfois on comprend mal les raisons des annonceurs: pourquoi l'Argus de la presse fit-il de la publicité dans *Les Idées noires*, organe du 44<sup>e</sup> bataillon de tirailleurs sénégalais, ou dans *La Revue poilusienne*? Et à quel prix ces annonces et publicités étaient-elles insérées?

Quelques fois le journal trouve un(e) mécène. *La Chiffa* était patronnée par le colonel commandant le régiment:

**« Mais ce qui déconcerte le plus les soldats, c'est de voir que l'élite des intellectuels n'a pas su s'élever au-dessus du patriotisme de cinéma et fait chorus avec les vils professionnels du bourrage de crâne. Des barbons héroïques (qui, sans que personne leur rie au nez, jurent périodiquement d'aller jusqu'au bout) n'hésitent pas à raconter la vie du Front; parce qu'ils furent menés une fois dans un boyau de septième ligne, s'excitent à narrer d'inraisemblables combats et expliquent froidement à leurs lecteurs attendris la psychologie du combattant. L'un, qui comme certains insectes, vit sur les cadavres, délivre quotidiennement un glorieux permis d'inhumer à quelque pauvre bougre qui vit déchiqueté dans un trou de marmite, et s'arroge le droit de parler au nom des morts (qui évidemment ne le contrediront pas). Tel autre narre sur un mode héroïque les terribles combats qu'il soutint dans un état-major de l'arrière; tel autre triture à sa façon des lettres que d'humbles poilus destinaient à leurs proches et non à une publicité tapageuse. À tous la guerre, qui leur apporte sans souffrance aucune la gloire et les profits, semble parfaitement admirable. »**

**Le Crapouillot,  
« La Faillite des bourreurs de crâne »**

s'adresser au bureau du journal, qui traitera après avoir consulté Mme de Thèbes<sup>23</sup>». *L'Écho du Grand Couronné* prévoyait des abonnements pour l'étranger (10 francs au lieu de 5).

leuse à souhait: «Demoiselle demande chasseurs avec grenades non usagées pour occuper petite tranchée. S'occuperait elle-même du boyau. Prêterait même au besoin pétard. Écrire hori-

## Quand les poilus éditaient leurs journaux

c'est lui qui payait la pâte, les encres, le papier. D'autres faisaient appel à l'arrière. Mme Louise du Cros, une Londonienne, s'instaura le mécène de *L'Écho du boyau* et Mme Rossollin celui du *Bochofage*, ce qui permit à ce journal d'être distribué gratuitement à 1000 ou 2000 exemplaires selon les numéros aux hommes du régiment. La circulaire de Pétain, général en chef, interdisant formellement qu'«aucun subside provenant de l'initiative privée soit accepté par [...] les journaux sans passer par [son] intermédiaire», le colonel commandant le 68<sup>e</sup> régiment d'infanterie dut s'entremettre pour que la manne continue d'arriver. Signalons la solution adoptée par *Face aux Boches*: le colonel ayant accepté la parution du journal à condition qu'il fût distribué gratuitement aux hommes, le journal émit, à l'été 1917, quelque part en Belgique, des actions de 20 francs, souscrites à l'arrière. Le texte du titre matérialisant ces actions ne laissait aucun espoir d'enrichissement aux souscripteurs: «Société à capital nul, ayant pour objet la dilatation de la rate. Action bénévole sans intérêt ni aucun avantage autre que la reconnaissance due à M. X..., qui est inscrit sur

qui y sont attachés». *Le Télé-mail* fit à peu près la même chose, créant une «Société par action anonyme à capital variable» et lança une première émission (cent cinquante actions à 1 franc). Cette émission ayant trouvé un franc succès, ce capital suffit au journal (A. Ch.). De manière beaucoup plus aléatoire, les titres gagnants de l'un des concours des journaux du Front organisés par la grande presse (*Le Pays de France* ou *Le Journal*), se voyaient offrir des prix en argent ou du matériel (un duplicateur ronéo par exemple). Certains journaux eurent pourtant des finances florissantes. *Le Poilu du 6-9* put verser à la Banque de France mille francs en or contre du papier monnaie (il reproduit avec fierté le reçu dans ses colonnes).

Côté allemand, les *Armeezeitungen*, journaux «officiels» d'armée ou de corps d'armée n'eurent bien sûr aucun souci d'argent. Les *Schützengrabenzeitungen* recoururent aux mêmes procédés que leurs homologues français, vente aux soldats et aux civils (quand elle n'était pas interdite par la police militaire, comme ce fut un temps le cas pour *Der Bayerische Landwehrmann*).

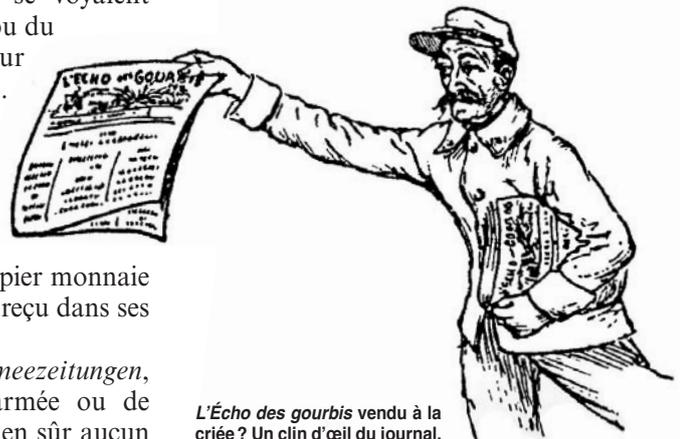
### Fabriquer un journal au front

Certains titres tenaient à souligner leur authenticité: ils sont vraiment des journaux de tranchées. *L'Écho de Barba-poux* se prétendait «Le seul journal du Front édité par des combattants» et *L'Écho des dunes* affirmait qu'il était «entièrement rédigé et imprimé sur le front». Il en va de même côté allemand; la rédaction du *Drahtverhau* soulignait quant à elle que son journal était un journal de tranchées pour les tranchées, rédigé en première ligne, elle énumérait les tâches que devait accomplir la rédaction: recopier les textes avec des encres spéciales, titrer les dessins, les placer dans les pages, corriger les fautes de versification, etc. etc., lorsque le service le permettait<sup>24</sup>...

Si beaucoup d'articles, de poésies, de chansons, ont été écrits par des poilus sur le front, il s'en faut de beaucoup que tous les journaux de tranchées y aient été fabriqués. Tous les procédés de reproduction, de la pâte à copier à la

rotative ont été utilisés pour imprimer ces journaux, le mode d'impression déterminant en grande partie le format et le nombre de copies.

Le procédé le plus simple, la pâte à copier: un cadre rempli de pâte, une surface dure et bien plate pour écrire et dessiner sur des carbonés spéciaux, de l'alcool ou des encres à l'aniline, et le tour est joué. Le matériel est peu encombrant, mais ne permet que des



L'Écho des gourbis vendu à la criée? Un clin d'œil du journal.

tirages faibles, cent exemplaires au plus. En revanche des impressions en plusieurs couleurs sont possibles. C'est le cas de *À la 6-4-2*, qui tirait à trente exemplaires dans un format 40 x 31 cm, du *Grain de lumière* ou du *Soleil d'or...riant*, édité sur le front d'Orient, du *Courrier des sapes*, du *Rat-à-poil* mais aussi du moins jusqu'au numéro 19, des *Hohnacker neueste Nachrichten*, le premier des journaux allemands.

Le duplicateur à alcool (dit «ronéo» par antonomase) est un procédé de reproduction qui utilise des carbonés hectographiques, une petite machine et de l'alcool, dont chaque feuille de papier doit être imbibée. C'est une machine de petite taille, qui peut être facilement emportée dans les bagages d'un régiment. Beaucoup d'ailleurs en possédaient une pour les besoins du service. C'était l'appareil distribué aux gagnants des concours organisés pour les journaux du front par la grande presse, et le recours de beaucoup de titres. Il permet des tirages polychromes, mais en nombre limité (une centaine d'exemplaires).

Un peu plus perfectionné, le limographe, à l'honneur dans les écoles «Freinet» qui ne peuvent se payer du matériel d'imprimerie. Il se compose



Le *Drahtverhau*, un journal de tranchées pour les tranchées, rédigé en première ligne.

les contrôles matricules de la Société pour Y... actions nominatives et personnelles qu'il pourra transmettre à ses héritiers, ainsi que la nullité des droits

## Quand les poilus éditaient leurs journaux

d'une plaque de verre sur laquelle on applique un cadre, où est tendu un stencil perforé au stylet ou à la machine à écrire, et d'un rouleau encreur. Il permettait des tirages un peu plus importants. C'est le cas du *Carillon du 3<sup>e</sup> chasseur*, tiré à 400 ou 600 exemplaires. *La Gazette du créneau* est «limographiée» grâce à un appareil offert par l'Œuvre du soldat.

L'autographie est un autre mode de reproduction : on dessine et/ou écrit sur un papier spécial, et le tout peut être reporté sur une pierre lithographique à l'arrière ; une presse est nécessaire. *Le Ver luisant* et *Die Sappe*, côté allemand, sont reproduits de cette façon.

Reste bien sûr le procédé traditionnel, l'imprimerie. Le tirage se faisait nécessairement à l'arrière, parfois à proximité des lignes, parfois fort loin, à Paris (*Le Nonante*, *La Revue poilusienne*), à Blois (*Le Filon*), Nantes ou Marseille. Côté allemand, beaucoup de journaux (*Die Bayrische Landwehr*, *Vosgesenwacht*, *Der Drahtverhau*) furent imprimés à Colmar.

Mais il est rare qu'un seul moyen de reproduction fût utilisé si le titre durait quelque temps, exception faite des journaux «institutionnels» lancés au niveau de la division en France, comme *L'Horizon des poilus* voulu par le général Gouraud, et imprimé à 20000 exemplaires par exemple, ou la *Liller Kriegszeitung*. *La Cingoli-gazette* fut d'abord écrite à la main, en un exemplaire passant de main en main, chacun y ajoutant ce qu'il voulait. Les suivants furent reproduits grâce à la pâte à polycopier. *Le Sans tabac* naît en juillet 1915 : les cinq premiers numéros sont tirés à 50 exemplaires par ce même procédé. Du numéro 5 au numéro 15, le tirage est progressivement passé de 200 à 300, puis 400 exemplaires sur un limographe. Du numéro 22 au numéro 24, *Le Sans tabac* fut imprimé sur 4, puis 8 pages. Par la suite, c'est le procédé autographique qui sera utilisé<sup>25</sup>.

L'irrégularité est aussi une des caractéristiques des véritables journaux de poilus. Ainsi *Le 120 "court"* avertit ses lecteurs dans sa deuxième livraison : son premier numéro a été «un très gros succès», mais il est «paru en pleine bataille [et] nous avons dû négliger notre journal». De même *Le Nonante*, dans son numéro 2 : «L'interruption de



La salle de rédaction d'un journal de tranchées, vue par le *Temps buté*.

notre publication est due à ce que notre régiment vient de traverser une période très cruelle pendant laquelle, sans perdre notre vaillance et notre [illisible], nous n'avions cependant pas le cœur à rire.»

Les incidents sont nombreux, entraînant une parution irrégulière. Les vingt-quatre premiers numéros du *Cri de guerre* furent tirés sur de la pâte à polycopier : le premier numéro, mal

vaient la régularité de la parution, sans compter le fait qu'il était hors de question d'aller et retours pour d'éventuelles corrections.

### «Éditeurs» et «journalistes»

Les promoteurs de ces journaux, et ceux qui y écrivaient ou y dessinaient ne sont pas représentatifs de l'ensemble des combattants, composé essentiellement de paysans qui avaient quitté l'école après le certificat d'études, qu'ils l'aient obtenu ou pas. Souvent issus des classes moyennes, souvent aussi sous-officiers ou officiers subalternes, instituteurs, professeurs, journalistes (Charpentier cite les noms de cent cinquante journalistes ayant participé ou créé des journaux du Front morts au combat), médecins, avocats, etc. trouvaient là un dérivatif qui les valorisait, en les sortant de la masse de leurs camarades de combats. Prenons quelques exemples.

Paul Reboux, journaliste et romancier, fonda et emplit à lui seul *L'Écho des tranchées*. Quand le brigadier André Laurent, avocat, lança *La Cingoli-gazette*, il réunit pour l'aider trois médecins, l'administrateur du théâtre



*L'Écho des gourbis* auquel collabora Jules Laforgue.

séché, est parfois illisible ; un autre numéro disparut dans l'explosion d'une «marmite» ; le 25<sup>e</sup> fut imprimé à la ronéo, mais la machine fut détruite par un obus aussitôt après le tirage. À ces incidents matériels s'ajoutent les innombrables directeurs de publication ou collaborateurs qui disparaissent brutalement, mutés ou décédés (le *Landsturmbote vom Briey* indique ainsi dans son sous-titre : «Journal qui paraît de façon irrégulière, et tant que nous sommes là<sup>26</sup>»). Lorsque le journal était imprimé à Blois ou Perpignan, les difficultés de communication entra-

de l'Athénée, et un certain Chobeaux<sup>27</sup>, futur ministre. À la 6-4-2, journal du 246<sup>e</sup> R.I., vit se pencher sur son berceau des «officiers de métier, des journalistes professionnels, des anciens élèves des Beaux-Arts, des industriels, des médecins, des professeurs et même des typos (A. Ch.)», tous galonnés. Des écrivains déjà connus, collaborèrent occasionnellement à ces journaux. Maurice Genevoix, soldat au 106<sup>e</sup> R.I. écrivit dans *Le Canard de Suippe*, Jules Laforgue dans *L'Écho des gourbis* ; mais c'est *Le Crapouillot* qui peut aligner la plus belle brochette de collabo-

## Quand les poilus éditaient leurs journaux

rateurs, avec les signatures de Georges Duhamel, d'Alexandre Arnoux, de Pierre Drieu la Rochelle, de Pierre Mac Orlan entre autres, et des dessins d'André Dunoyer de Segonzac... Théodore Botrel, le «barde breton» qui se trouvait alors à Coxyde, écrivit une poésie pour *Hurl'obus*. Il faut aussi compter avec les notabilités de l'arrière qui acceptèrent d'écrire pour certains de ces journaux, alors que d'autres comme *La Gazette du créneau* refusaient par principe ce genre de collaboration.

Lorsque le capitaine Rousseau eut l'idée de créer un journal (*Le 120 "court"*), il en confia la rédaction au sergent-major Clovis Grimbert, clerc de notaire dans le civil. Né le 25 avril à Érin, habitant Saint-Pol, Grimbert avait collaboré à *L'Abeille de la Ternoise* avant-guerre. Il y publiait un peu de tout, nouvelles, poèmes, comptes rendus, chansons, signant ses œuvres de pseudonymes, C.G. de la Vallée, ou C. Benjamin, ou C. du Terdick, ou enfin Djenanine. Il fut l'un des créateurs des Rosati du Ternois, fut membre des Rosati d'Artois et secrétaire de rédaction du *Renouveau*, le bulletin de cette association. Il travailla aussi pour *La Vie arrageoise* et *Le Journal de Saint-Pol*, utilisant un autre pseudonyme, Jehan de la Glèbe, avant de publier des poèmes sous son nom. Pour *Le 120 "court"* Grimbert s'adjoignit un aide, le chasseur Raoul, secrétaire de la mairie de Bois-Colombes, qui écrivait et dessinait. Ils remplirent à eux deux la plus grande partie du journal. Le sous-lieutenant Clovis Grimbert fut tué le 11 juin 1918 à Courcelles-Épayelles dans l'Oise<sup>28</sup>.

Son ami Jules Garçon, alias Letervanic est né le 25 février 1888 à Saint-Pol-sur-Ternoise. Élève des frères maristes, il accompagna ses professeurs à l'école Ozanam de Lille lorsque la loi de 1903 sur les congrégations obligea les frères à fermer leur pensionnat. En 1909, il devient président de la Jeunesse catholique de l'arrondissement de Saint-Pol et milita contre la loi de séparation de l'Église et de l'État de 1905. Il publia la même année ses premiers vers dans *Le Renouveau*. Incorporé comme ambulancier, affecté à l'hôpital de Berck-Plage, où il était secrétaire de l'office gestionnaire, il réunit quelques cama-

rades férus de littérature dans un «Cercle des embusqués», qui se dota d'un journal, *L'Embuscade*, tout en collaborant au *120 "court"* de son ami Clovis Grimbert. Puis, envoyé dans une ambulance de campagne (la 1/1, section 40), il y lança *Les Cats-huants* en 1915. Il est tombé le 14 octobre 1918 à La Neuville près d'Origny-Sainte-Benoîte dans l'Aisne<sup>29</sup>. Ces deux journaux sont ignorés d'André Charpentier.

Louis Leclabart, né le 26 juillet 1876 à Péronne († 22 octobre 1929) fit ses études à l'École des Beaux-Arts d'Amiens. Sculpteur professionnel et dessinateur, il fut en 1914 incorporé au 12<sup>e</sup> régiment d'infanterie dans le ser-



Dessin d'Arnold qui participait à la *Liller Kriegszeitung*.

vice de santé. En 1916, il sculpta quatre œuvres rupestres<sup>30</sup> dans la carrière du Chauffour, occupée par les soldats français à Thiescourt (Oise); il dessina pour plusieurs journaux du Front pendant toute la guerre. Il est en particulier responsable des têtes de *Hurl'Obus*. Après la guerre, il réalisera plusieurs monuments aux morts dans la Somme.

Éditer un journal semble exiger un minimum de disponibilité et de protection. José Germain, chef de section, chargé de créer le journal du régiment *Les Tuyaux de la roulante*, théorise la chose à sa manière: «le directeur d'un

journal de troupe combattante ne pouvait être choisi que parmi les officiers de l'État-major régimentaire, bénéficiant d'une liberté quasi-totale que lui laissent liaisons et facilités de déplacement. Les moyens matériels étaient à leur immédiate portée, tandis que la responsabilité était mise à couvert par la présence du chef de corps auprès d'eux». Ce ne fut pourtant pas le cas de tous les responsables de journaux, et ils ne furent pas tous journalistes ou écrivains. Certains d'entre eux, sortis du rang, menèrent leur journal à bout de bras. On pensa après-guerre récompenser les uns et les autres indistinctement en octroyant à ceux qui vivaient encore les «palmes académiques à titre militaire». Une liste de trois cents noms fut dressée: il n'y eut que soixante-huit élus.

Côté allemand, la *Liller Kriegszeitung* a été dirigée par deux écrivains Oskar Höcker et le baron Georg von Ompteda, secondés par un dessinateur professionnel Karl Arnold.

Oskar Höcker (1865-1944), fils de Paul Oskar – un acteur et auteur de livres pour enfants fort en vogue de son temps –, a publié une quarantaine de romans de 1897 à 1940. Il faut y ajouter des œuvres autobiographiques; aucun de ses livres ne semble avoir été traduit en français, même pas ceux qui concernent directement notre région, *An der Spitze meiner Kompagnie* (Höcker s'est battu dans la région, en particulier à Seclin), et surtout *Ein Liller Roman*, publié à Lille en 1917 par la *Liller Kriegszeitung*, et *Die Stadt in Ketten. Ein neuer Liller Roman* (Berlin, 1918) deux livres de souvenirs de sa présence à Lille à la tête de la *Liller Kriegszeitung*. Après la guerre, Höcker fut un des dévots du N.S.D.A.P. (Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei), l'un des quatre-vingt-huit auteurs qui signèrent un texte connu sous le nom de *Gelöbnis Treuester Gefolgschaft*, dans lequel ils promettaient la plus loyale obéissance au Führer.

Georg, Freiherr von Ompteda (1863-1931), élevé à Vienne et Dresde, commença une carrière militaire en fréquentant l'École de guerre de Berlin. Rendu inapte au service armé, par une chute de cheval, il devint alors écrivain.

## Quand les poilus éditaient leurs journaux

Traducteur de Maupassant, poète, auteur de romans où il critique la société allemande de son temps. Aucun de ses livres ne semble avoir été traduit en français. Il fut nommé codirecteur de la *Liller Kriegszeitung* dans Lille occupé.

Höcker et Ompteda furent secondés par Karl Arnold (1883-1953), un dessinateur talentueux, qui avait travaillé pour plusieurs journaux, *Die Jugend*, le *Munchener illustrierte Presse* et le célèbre journal satirique munichois *Simplicissimus*. Opposé à la politique extérieure allemande avant le début de la guerre, Arnold se rallia ensuite à «l'union sacrée» allemande. En 1933, certains de ses livres furent mis à l'index par les Nazis, et il fut interdit de publication. Ce qui ne l'empêcha pas de collaborer à des dessins animés prohitlériens pendant la Seconde Guerre mondiale. Un certain nombre de ses dessins parus à Lille furent rassemblés dans un livre publié par la *Liller Kriegszeitung*, qu'on pourra consulter dans la Bibliothèque numérique de Roubaix (BnR)<sup>31</sup>.

### ■ Le contenu de ses journaux

Les journaux de tranchées français, encadrés par la censure, parlent surtout

de ce qui manque aux soldats, les femmes, le vin, le tabac, et de ce qu'ils ont en abondance, la boue (voir encadré), les poux et les rats. Et bien sûr les obus, les «marmites», les «shrapnells»... Les femmes sont tour à tour vierges sublimées, amantes, mères ou prostituées dans leurs écrits, qui oscillent de la poésie la plus pure à la franche gauloiserie, voire l'obscénité absolue. Le vin est l'objet de nombreux dessins quand on ne suppute pas la récolte à venir, et le «perlot» (le tabac) est indispensable à beaucoup : «casser sa pipe» est un malheur qui a plusieurs sens. Côté allemand, la plupart des journaux étant l'émanation directe de la hiérarchie, le ton est beaucoup plus sérieux, les articles, poésie, chansons plus patriotiques; les écrits humoristiques sont plus rares (sauf dans la *Liller Kriegszeitung*) et la blague réservée aux «*Lustigen Ecken*» (le coin des blagues). Outre la boue, les deux camps partageaient la haine de l'ennemi, qu'on tente de rabaisser de toutes les façons possibles. Les Français dénonçant la barbarie des représentants de la *Kultur*, les Allemands accusant souvent l'inféodation des Français, Italiens, etc. aux Anglais, se moquant de la «neutralité» des Américains avant leur entrée

en guerre, et répliquant aux attaques contre la *Kultur* en soulignant la présence de «civilisés anthropophages» d'Afrique noire parmi les troupes alliées. Les «embusqués» sont honnis par les soldats tant français qu'allemands, tandis que les écrivains qui décrivent la guerre de leur fauteuil sont moqués des deux côtés.

Mis à part ces thèmes omniprésents, on trouve de tout en vrac : des nouvelles, des articles à caractères historique ou touristique, des revues, des pièces de théâtre; des admonestations à l'arrière «qui doit tenir coûte que coûte»; des articles scientifiques et des critiques de cinéma; des odes à la baïonnette, au canon de 75 ou à la mitrailleuse; des récits des combats et des gloires passés deux côtés; des dessins satiriques ou pas. En bref, tout et n'importe quoi, sauf la peur de mourir et l'inhumanité de la guerre : la hiérarchie veillait, et ceux qui osèrent se rebeller le payèrent de leur vie.

B. G.

### ■ Bibliographie

#### Quelques journaux consultés

*Le 120 "court"*, Revue d'un jeune bataillon de chasseurs, seul journal relié par fil spécial «cordon détonnant» aux tranchées boches, 1915-1919, (fondateur et animateur Clovis Grimbert). Les n°s 1 à 5 sont lisibles sur le site de la B.D.I.C.

*Le Canard du boyau*: Bulletin officieux de la 74<sup>e</sup> demi-brigade, Rouen, 1915-1918. Les numéros 1 (août-septembre 1915) à 18 (octobre-décembre 1918) sont lisibles dans Gallica.

*L'Écho des dunes*. Le plus fort tirage des journaux du front. Les n°s 6 (décembre 1916) à 9 (mars 1917) sont lisibles sur Gallica

*Hurl obus* (puis *Hurl'obus*); *Écho des terribles torriaux* (sic), organe des tranchées du 12<sup>e</sup> Ter-[rritor]ial Inf[fanter]ie. Le plus fort tirage des journaux du Front. Les n°s 1 (août 1916) à 5 (décembre 1916) sont lisibles sur le site de la B.D.I.C.

*Les Mitrons de l'Avant*. *Écho de la Boulangerie de Guerre de Bourbourg (Nord)*. Organe remède contre la Neurasthénie et le Mauvais Temps. Paraissant à l'Improviste. Le n° 9-10 (1916) est lisible sur le site de la B.D.I.C.

*Le Nonante*: journal de la ville, de la campagne et de la mer. Les n°s 2 (12 juillet 1916) et 3 (15 août 1916) sont lisibles sur Gallica.

*Sans tabac*: organe aimablement rosse. Le numéro 34 (20 mars 1917) est lisible sur le site de la B.D.I.C.

*Le Télé-mail*: organe des sapeurs télégraphistes paraissant où et quand il peut. Les numéros 1 (18 février 1915) à 3 (25 mars 1915) sont lisibles sur le site de la B.D.I.C.

*Le Terrible Poilu Torial*, Bayonne. Le numéro 11 (avril 1915) est lisible dans Gallica.

*La Voix du 75*. Journal guerrier, puis à partir du n° 8: *Journal guerrier, Organe des poilus du 1<sup>er</sup> groupe du 62<sup>e</sup> régiment d'artillerie*. 1915-1916, n°s 1-11. Les n°s 1 (30 janvier 1915) à 5 (31 juillet 1915) sont lisibles sur le site de la B.D.I.C.

*Liller Kriegszeitung* et son supplément *Kriegs-Flugblätter*, lisibles sur le site de la bibliothèque universitaire d'Heidelberg [http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/liller\\_kriegszeitung](http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/liller_kriegszeitung). (D'autres journaux de guerre allemands sur: <http://www.ub.uni-heidelberg.de/helios/digi/feldzeitungen.html>).

*Der Schützengraben*, Bapaume, 1915 (n°1, 22 août) – 1917 (n° 6, 7 juin) [journal du XIV<sup>e</sup> corps de réserve lisible sur le site de la Bibliothèque nationale autrichienne (ANNO) <http://anno.onb.ac.at/cgi-content/anno?aid=szg>].

*Die Somme-Wacht*. *Kriegszeitung der 1. Armee*. La collection est lisible sur le site de l'université d'Heidelberg (<http://www.ub.uni-heidelberg.de/helios/digi/feldzeitungen.html>).

#### Monographies

Arnold, Karl, *Arnolds Kriegsflugblaetter der Liller Kriegszeitung: ein Album mit hundert Zeichnungen*, *Liller Kriegszeitung*, 1915, 105 p., ill. (On peut voir cet ouvrage sur le site de la Médiathèque de Roubaix <http://www.bn-r.fr>).

## Quand les poilus éditaient leurs journaux

Charpentier, André, 1914-1918, *Feuilles bleu horizon: le livre d'or des journaux du front*, Triel-sur-Seine (78510), Éditions Italiques, 2007, 397 p., ill. (fac-sim de l'édition de 1935).

Höcker, Paul Oskar, *Vom Pfingstfest zu Weihnacht, der Auslese erste Folge*, Lille, *Liller Kriegszeitung*, 1916, 285 p.

Turbergue, Jean-Pierre, 1914-1918, *Les journaux de tranchées: la Grande Guerre écrite par les Poilus*, Paris, Éditions Italiques, 1999, 159 p., ill.

### Articles

Abbes, Paul d', « Livres nouveaux », *Le Monde illustré*, 1<sup>er</sup> janvier 1916, p. 16.

« Ce que lisent nos Poilus », *Bulletin des réfugiés du nord*, n° 40, 21 mars 1915

F. A. [Fage, André], « La presse poilue du nord », *Bulletin des réfugiés du nord*, 25 août 1915.

« Les journaux du front », *Almanach du Petit Parisien pour 1918*, p. 38-48.

Lemaire, F., « *Le Bulletin des réfugiés du Nord en Serbie* », *Le Bulletin des réfugiés du Nord*, 18 décembre 1915.

### Internet

Collonges, Julien, « Guerre des mots, guerre des mémoires : la presse du Front allemande », site de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (<http://w1.bnu.fr/journauxtranchees/Article.aspx>).

Trolle, Paul-André, « Clovis Grimbert, écrivain combattant mort au champ d'honneur », *Revue du Centre d'études généalogiques du Pays des 7 vallées*, mis en ligne en juillet 2009, sur le site internet « Mémorial du Ternois » (<http://memorialduternois.free.fr>).

Trolle, Paul-André, « Jules Garçon alias Georges Letervanic, écrivain combattant mort au champ d'honneur », *Revue du Centre d'études généalogiques du Pays des 7 vallées*, mis en ligne en juillet 2008, sur le site internet « Mémorial du Ternois » (<http://memorialduternois.free.fr>).

1. Outre *Les Cats-huants* de Jules Garçon, on connaît, grâce au *Bulletin des réfugiés du nord* (25 août 1916, n° 82), *L'Écho du blessé* et *L'Écho du haricot*, « journaux créés et mis au monde pour ou par des gars du nord ».

2. Grâce au *Journal des réfugiés du nord* (auparavant *Bulletin des réfugiés du nord*) du 29 mars 1916 (n° 146), on connaît *Le Camp des Cambrésiens* (nom allemand du camp illisible, mais situé près de Munster en Westphalie), dessin de têtière de M. Lacrinier.

3. Charpentier, André, 1914-1918, *Feuilles bleu horizon: le livre d'or des journaux du front*, Triel-sur-Seine (78510), Éditions Italiques, 2007, 397 p., ill. (fac-sim. de l'édition de 1935). Pour ne pas augmenter indéfiniment le nombre de notes, (A.Ch.) renvoie au livre d'André Charpentier.

4. Tels *The Dead Horse Corner Gazette, a Monthly Journal of Breezy Comment, published when possible*, édité quelque part en Flandre, tout comme *The Silent 60<sup>th</sup>*, ou *The Twentieth Gazette*.

5. <http://w1.bnu.fr/journauxtranchees/Article.aspx>.

6. *L'Égalité de Roubaix Tourcoing*, 5 septembre 1904.

7. L'étude qui suit est bien sûr basée sur les journaux dont j'ai eu connaissance, ceux que j'ai pu lire sur Internet ou ceux dont on parle dans les ouvrages cités dans la bibliographie. Si vous en connaissez d'autres liés à notre région, signalez-les moi s'il vous plaît. Merci d'avance.

8. *En avant*, n° 7.

9. Le catalogue de la B.D.I.C. ne précise pas les dimensions des journaux de tranchées qu'elle a numérisés et mis en ligne.

10. Paul-André Trolle (voir bibliographie).

11. Visse, Jean-Paul, « La presse à Lille pendant la Grande Guerre : III : La *Liller Kriegszeitung* », *L'Abeille*, n° 12, septembre 2009, p. 1 et 6-9.

12. [http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/liller\\_kriegszeitung](http://digi.ub.uni-heidelberg.de/diglit/liller_kriegszeitung) La bibliothèque municipale de Lille a entrepris une nouvelle numérisation, en haute définition et en couleurs (certains dessins étaient en effet imprimés en couleurs). On y trouvera aussi sur ce site *La Gazette des Ardennes* et *La Gazette des Ardennes illustrée*.

13. Austrian newspapers online.

14. Dans le prochain numéro paraîtra un article consacré à ce journal.

15. *Die Somme-Wacht*, n° 21, 18 février 1917.

16. *Die Somme-Wacht*, n° 12, 8 avril 1917.

17. Audouin-Desrouzeau, Stéphane, *Les Combattants des tranchées à travers leurs journaux: 14-18*, Paris: A. Colin, 1986.

18. *La Rue rouge*, 4 novembre 1916.

19. *Le Canard des boyaux* (n° 16, novembre-décembre 1917) se fait l'écho de cette circulaire en accompagnant son texte d'un censeur tenant un canard et des ciseaux.

20. Cf. Albert, Pierre, « Comment le prénom Anastasie vint à la censure », *L'Abeille*, n° 11, p. 1 & 5.

21. C'est là le premier vers d'une chanson de Goliard du XIII<sup>e</sup>, fort en honneur chez les étudiants belges, et une indication supplémentaire de la collaboration de soldats belges à *L'Écho des dunes*.

22. S.G.D.G. : Sans garantie du gouvernement.

23. Victorine Savigny, dite Mme de Thèbes (1845-1916), voyante et chiromancienne fort célèbre, aurait prédit la mort du général Boulanger, l'affaire Caillaux, la guerre des Boers, la guerre russo-japonaise et la Première Guerre mondiale.

24. « *Es seit daher wiederholt bemerkt, dass die "Dr" eine reine Schützengrabenzeitung, d.h. eine Zeitung vom Schützengraben für den Schützengraben ist. « Vom Schützengraben », dass heist, dass die Zeitung von uns, von unserem Regiment handelt und dass sie von Leuten hergestellt ist, die in der 1. Kampflinie stehen. Die Schriftleitung schreibt die Zeitung in den freien Stunden, die ihr der Schützengrabendienst lässt, eigenhandig mit Autografentinte auf weissem Kanzleipapier ins Reine, reitet selbst den Verse-Schimmel, teilt die Zeichnungen ein, betextet sie, u.s.w., u.s.w. » « Die Redaktion-Stube des Drahtverhau auf dem... Kopf », *Der Drahtverhau*, n° 31, avril 1916, p. 2.*

25. « Autographie : Procédé de report sur pierre dans la technique lithographique. On emploie pour cela un papier autographique enduit de colle sur lequel on dessine avec une encre autographique ( encre lithographique liquide) » (Wikipédia).

26. Collonges, Julien, « Guerre des mots, guerre des mémoires : la presse du front allemande », sur le site de la BNU de Strasbourg.

27. Chobeaux aurait été ministre après la guerre, selon André Charpentier. Mais Internet ignore cet homme politique.

28. D'après Paul-André Trolle (Cf. bibliographie).

29. D'après Paul-André Trolle (Cf. bibliographie).

30. Œuvres classées à l'inventaire des monuments historiques en 1999.

31. Bn-r.fr: Arnold, Karl, *Arnolds Kriegsflugblaetter der Liller Kriegszeitung: ein Album mit hundert Zeichnungszeitung*, Lille, Liller Kriegszeitung, 1915, non paginé, couv. ill. en coul, 32 cm, cartonnage d'éditeur.

# Le Lion d'Arras pour la Cité, pour la Patrie, tenir!<sup>1</sup>

par Audrey CASSAN

Dans Arras assiégée, bombardée, vidée de ses habitants, «un petit groupe d'hommes résolu de lancer aux quatre coins de la France la vieille chanson d'Artois et de rallier autour de l'étendard du Lion tous ceux qui n'avaient pas oublié, dans la tranchée ou dans l'exil, la douceur du pays natal<sup>2</sup>.» Ainsi naît *Le Lion d'Arras*. Journal de siège, organe hebdomadaire d'union atrébate, il sera «le seul journal diffusé du 1<sup>er</sup> janvier 1916 au 1<sup>er</sup> janvier 1920 en Artois<sup>3</sup>».



Eugène Guerrin, principal bailleur de fonds du journal *Le Lion d'Arras*, fondé par son fils. (Collection Famille Guerrin)

L'abbé Guerrin en est le rédacteur en chef. Son père est Eugène Guerrin<sup>4</sup> (1856-1938), ingénieur de l'École centrale, industriel à Fampoux, cofondateur en 1886 de la revue *La Science sociale, suivant la méthode de F. Le Play*. Il est surtout le principal bailleur de fonds du journal *Le Lion d'Arras*, fondé par son fils, alors que lui-même réfugié à Paris pendant la guerre, est secrétaire de l'Union catholique du Pas-de-Calais et président de l'Association de défense des intérêts d'Arras et de son arrondissement. «L'abbé»

Aimé Guerrin<sup>5</sup> (1890-1979) a 24 ans en 1914. Élève chez les jésuites, en Belgique, il se destine à la vie religieuse et souhaite entrer au noviciat de Florennes. Sa décision retardée en raison de sa santé, il est nommé professeur au collège Saint-Joseph de Reims. La déclaration de guerre surprend Aimé Guerrin à Arras, en vacances d'été dans sa famille. De santé fragile, il est réformé, mais s'engage néanmoins comme infirmier volontaire. «Comme il porte toujours la soutane, bien que simple postulant, il est connu dans la ville comme "l'abbé Guerrin"<sup>6</sup>».

Quel est donc le parcours de cet homme, témoin actif de la vie à Arras durant la Première Guerre mondiale? Que nous en apprend la lecture de son *Lion d'Arras*?

## ■ Aimé Guerrin, infirmier volontaire à arras (1914-1915)

Affecté à l'hôpital Saint-Jean, on connaît de manière assez précise le quotidien d'Aimé Guerrin durant les années 1914 et 1915, qu'il communique aux lecteurs du *Lion d'Arras*, sous la forme d'une rubrique intitulée «Journal d'un témoin». Présenté comme un résumé de notes prises au jour le jour, il précise: «Il m'a semblé intéressant pour l'histoire d'Arras de revenir plus longuement sur ses événements<sup>7</sup>.» Cette rubrique, sous une dizaine de sous-titres, paraît dans le journal dès le n° 2 (10 janvier 1916) jusqu'au n° 80 (31 janvier 1918), avec une interruption d'une année (octobre 1916-novembre 1917).

Les premiers écrits d'Aimé Guerrin dans son «Journal» remontent au 17 août 1914. «À Arras, mouvement de troupes continuel: une armée y est en formation<sup>8</sup>». Les Allemands avancent, les premiers blessés arrivent à l'hôpital Saint-Jean, les habitants quittent la ville, c'est le premier exode. Bientôt, la bataille fait rage autour d'Arras. «Pendant les trois derniers jours d'août, l'hôpital absorbe le temps

et les pensées de tous; Arras s'empresse autour de nos blessés<sup>9</sup>.» À la poussée allemande contenue début septembre, qui fait dire à Aimé Guerrin, le 9, «Enfin!... La ville semble renaître<sup>10</sup>», succède le siège d'Arras. Le 6 octobre 1914<sup>11</sup>, décrit longuement par l'auteur, voit le premier bombardement d'Arras, «journée tragique». Dans l'incertitude et l'angoisse, un conseil de famille, «tenu debout, en hâte, dans le couloir où le danger nous rassemble» fait le point sur la situation et prend les décisions qui s'imposent: «Mes fonctions d'infirmier militaire m'ordonnent de rester, les autres non.» Aimé Guerrin quitte bientôt la maison pour aller porter secours, à un incendie près de l'hôtel de ville. C'est la dernière fois, avant quelque temps, qu'il reverra sa famille: à son retour le soir, il trouvera la maison vide, en dehors de la petite chienne, Gyp, qui lui saute dans les jambes; il en est heureux, la solitude lui sera moins pesante. Dans l'après-midi, du premier étage de l'hôtel de ville, aux côtés de M. Deruy, comptable de la Ville, il contemple Arras: «Tous deux, je crois, ressentons la même émotion intense et versons les mêmes pleurs sur la Cité qui va mourir; dans un silence que nul des deux n'osera rompre, nous regardons.»

## Arras, octobre-novembre 1914

Les mois d'octobre et novembre vont ainsi nous être contés jour après jour. Et jour après jour, Aimé Guerrin, comme tous les Atrébrates, est confronté à la peur, à la mort, à l'absurdité de la guerre et au courage des hommes «qui n'acceptent pas la mort de la Cité<sup>12</sup>». La peur, tout d'abord; sa description du canon, au matin du 6 octobre, est à glacer le sang: «Terrible ce sifflement, plus terrible que l'explosion; l'explosion n'est qu'un coup de tonnerre, le sifflement, c'est l'imminence du danger; il vient de loin, accourt, vous poursuit, vous pénètre; on a l'impression qu'il est dirigé vers soi; on s'efface contre un mur et, comme l'autruche, on se prend à fermer les yeux devant l'ennemi pour qu'il oublie celui qui cherche à l'oublier.» Mais comme il le dit, on s'habitue au danger: le 13 novembre, «Obus le matin, obus à midi, obus le soir<sup>13</sup>»; le 27 novembre, «Il faut tromper l'appréhension, se ras-

## Le Lion d'Arras pour la Cité, pour la Patrie, tenir!

surer soi-même et rassurer les autres; d'où rires et plaisanteries [...]. Comme, plus que jamais, prudence exige prévoyance, nous dictons nos dernières volontés: "Et surtout, ni fleurs, ni couronnes!"<sup>14</sup>.»

La mort, aussi, omniprésente, atroce vision. Les salles de l'hôpital sont comblées, les morts sont alignés dans la cour dans l'attente de funérailles «dont personne ne prévoit le jour<sup>15</sup>». Il n'y a plus d'organisation de pompes funèbres, le cimetière est inaccessible; il faudra enterrer les corps provisoirement derrière l'ancienne porte d'Amiens, plusieurs voyages sont nécessaires. Il est obligé de faire boire les hommes – il boit une gorgée également – pour supporter «l'odeur qui se dégage de cette accumulation de cadavres déchirés<sup>16</sup>». Le 29 novembre, il voit mourir l'abbé Vallières, aumônier de l'hôpital militaire, «Je perds l'ami des heures tragiques, je le perds dans le foudroiement d'un coup de tonnerre<sup>17</sup>.»



Aimé Guerrin en tenue de «grand voyageur», en 1922, année au cours de laquelle il entreprit de grands voyages en Europe, dans les Balkans, et au Proche-Orient. (Collection Famille Guerrin)

L'absurdité de la guerre, encore, multiple, brutale. À sa tentative d'intervention auprès d'un commandant pour obtenir chauffeurs et voitures pour évacuer les blessés graves, on lui répond que les autos sont inutilisables: la veille, «on avait sectionné des rouages essentiels pour les rendre inutilisables aux mains des Allemands<sup>18</sup>». L'exode continue, et c'est pour Aimé



Hôpital Saint-Jean. Salles défoncées par les obus (Abbé E. Foulon, *Arras sous les obus*, Paris, Bloud & Gay éditeurs, 1915, p. 93).

Guerrin un sujet de réflexion récurrent, «je croise des gens qui s'en vont; ils abandonnent leur maison, tout ce qu'ils ont, tout ce qu'ils aiment, pour se jeter sur la route<sup>19</sup>.» Les habitants restés sur place commencent à manquer de vivres et sont prêts à tout, tel qu'au pillage des magasins bombardés. Le 25 novembre, on lit: «C'est maintenant le commissaire de police qui vend le tabac, le charbon, le beurre et les sardines<sup>20</sup>.» Une file d'attente d'une cinquantaine de personnes s'allonge devant les Beaux-Arts, où siège le commissariat, tout cela... sous les bombardements.

Enfin, le courage et le dévouement des Atrébates... Le 21 octobre, face au bombardement systématique du beffroi, plusieurs personnes, des passants, des professeurs de Saint-Joseph, se réunissent spontanément pour combattre l'incendie dans tout le quartier, mais en vain. Au milieu des décombres, gît le Lion. Dans l'après-midi du 30 octobre, après un énième bombardement de l'hôpital, accompagné de son vicaire général Guillemant, M<sup>gr</sup> Lobbedey se rend sur place et «salue, encourage, bénit<sup>21</sup>». À un sergent blessé dont il s'occupe et qui l'interpelle: «Tout à l'heure, c'était l'enfer; maintenant c'est le paradis; ah! vous êtes de braves gens, merci!», Aimé Guerrin répond: «Vous avez fait votre devoir tout à

l'heure; maintenant, nous faisons le nôtre, voilà tout<sup>22</sup>.»

### Arras, avril-mai 1915

L'année 1915 est évoquée plus rapidement, se concentrant sur la «Bataille de mai», et décrivant principalement ses occupations de classement des tombes au cimetière provisoire, au mois d'avril 1915. Accompagné de M. Ahmann, aumônier de l'ambulance, il s'agit d'identifier les tombes:



Le Lion d'Arras après l'effondrement du beffroi. (Abbé E. Foulon, *Arras sous les obus*, Paris, Bloud & Gay éditeurs, 1915, p. 114)

## Le Lion d'Arras pour la Cité, pour la Patrie, tenir!

«Beaucoup ont été enterrés deux par deux, l'un au-dessus de l'autre; et comme environ cent cinquante n'ont pas de cercueil, quelle peine donneront les exhumations! À nous maintenant de chercher de registre en registre, aidés par des dates plus ou moins vagues de mort et d'enterrement quel nom doit être posé sur la croix blanche!» De manière cocasse, il précise: «On peut être excellent fossoyeur et peu lettré: que d'orthographe fantaisistes! que de noms baroques! et que d'épithètes devant lesquelles la tristesse des temps et du lieu peut seule réprimer un sourire: ainsi celle qui, sur une tombe toute fraîche, annonce gravement: E. D. Tué par Aubus. 16 ans<sup>23</sup>.»

Ces deux années vécues comme infirmier volontaire au cœur d'Arras assiégé, son quotidien, partagé et tu dans son «Journal d'un témoin», semblent avoir forgé, accompagné Aimé Guerrin dans la fondation du *Lion d'Arras*.

### ■ Aimé Guerrin, cofondateur du Lion d'Arras (1916)

#### Des intentions affichées

Les intentions de ce nouveau journal sont largement développées dans son n° 1, numéro-programme (1<sup>er</sup> janvier 1916). Face aux journaux de France qui publient «tant de mises en scène romanesques» sur Arras, *Le Lion* se veut le témoignage vrai «de ceux qui vivent ici», de «ceux qui sont restés», ceux-là même qui depuis quatorze mois «montent la garde civile sur nos remparts abandonnés».

«Nous dirons aussi *ce que ne disent pas* les journaux, mais ce que l'histoire de la Cité voudra savoir: la vie de chaque jour sur le *front*, humble et simple, parfois monotone, jamais banale: le détail de nos faits de guerre quotidiens, toujours les mêmes pour l'étranger qui ne connaît ni les noms, ni les rues, mais qui parleront au cœur de l'Atrébate; la chronique de ses tragédies fréquentes, enfantées par la Barbarie dont le flot bat nos portes. Nous dirons à la France, à ses Alliés, aux Neutres, nous dirons à l'ennemi que sa rage et le temps ont éclairci nos rangs et ruiné la cité, mais qu'ils ont laissé intacte et fière, plus ardente, plus française, l'âme d'Arras.»



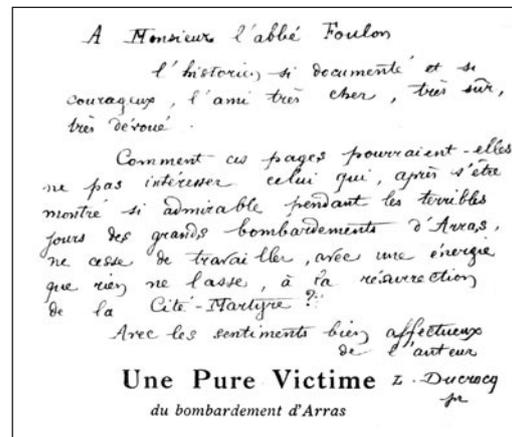
Le Lion d'Arras, page de garde de l'édition reliée.

### Un triumvirat catholique à l'initiative...

Durant la guerre, Aimé Guerrin évolue dans un milieu clérical. Postulant au noviciat des Jésuites, infirmier volontaire à Arras, il tisse des liens étroits avec le clergé arrageois resté en place durant la guerre, celui des services de santé et les congrégations religieuses. Ainsi, lorsqu'il déclare au commissariat de police d'Arras, le 9 décembre 1915, le nouveau journal qu'il se propose de faire paraître, c'est conjointement avec «MM. Milléquant, curé-doyen de Saint-Nicolas-en-Cité et Ducrocq, aumônier militaire, curé intérimaire de la paroisse Saint-Jean-Baptiste<sup>24</sup>».

Le chanoine Jules Milléquant (1864-1939) a 52 ans quand commence à paraître *Le Lion d'Arras*. Nommé à Arras en avril 1914, «il se met [durant la guerre] à la disposition des ambulances militaires de sa ville comme aumônier bénévole, avant d'être aumônier des troupes de la mission française auprès des troupes britanniques à Arras en 1916<sup>25</sup>». Plusieurs fois cité, pour ses blessures et son rôle auprès de la population durant l'évacuation de la ville en mars 1918, il est fait chevalier de la Légion d'honneur en 1920. Le chanoine Milléquant ne semble pas participer au journal par la rédaction d'articles mais, alors qu'il quitte Arras à la suite de sa nomination comme archiprêtre de Béthune en mars 1919, Aimé Guerrin lui en attribue la paternité dans un article-hommage: «Bien que sa modestie se soit toujours refusée à voir

paraître son nom dans ce journal, nous avons le devoir de dire que ses avis et ses conseils nous ont été des plus précieux dès le berceau du *Lion*; dans une circonstance décisive, son «oui» fit pencher le plateau de la balance; et sans ce «oui» ce journal ne serait pas né.»



Dédicace de l'abbé Louis Ducrocq à l'abbé Foulon, pour son livre *Une pure victime du bombardement d'Arras: Marie-Thérèse Trannin (1894-1914)*, dont on trouve quelques extraits dans *Le Lion d'Arras*. (Archives diocésaines d'Arras, 4 Z 792/3)

L'abbé Louis Ducrocq (1863-1934), quant à lui, de la même génération que le chanoine Milléquant, est connu comme collaborateur de *La Croix d'Arras*, qui cessa de paraître dès le début de la guerre. Chargé durant cette période du service religieux de la paroisse Saint-Jean-Baptiste d'Arras, il reçoit une citation pour avoir «fait preuve d'une volonté et d'un courage remarquables, en assurant, quoique malade, l'exercice de son ministère sous les violents bombardements auxquels Arras a été soumis.» En 1920, il partira

## Le Lion d'Arras pour la Cité, pour la Patrie, tenir!

exercer son ministère en Louisiane, avant de revenir à Arras quelques années avant sa mort. C'est un «écrivain proluxe et éclectique<sup>26</sup>», et pour *Le Lion d'Arras* il rédige des articles rétrospectifs sur la guerre à Arras et sur le patrimoine civil et religieux de la ville, des notices nécrologiques sur des membres du clergé ou des victimes du bombardement, enfin des articles en anglais dans

son rédacteur en chef les numéros parus dans l'année, mais l'aspect patriotique uniquement transparaît dans cet échange. Il envoie en effet, le 13 mars 1917, «Ses compliments au *Lion d'Arras* qui rugit si bien et que le canon ne fait pas taire», avec «sa cordiale sympathie».

D'autre part, proportionnellement, la part des articles touchant de près ou de loin l'Église catholique, et celle d'Arras en particulier est tout à fait moindre. En effet, les articles et nouvelles «religieuses» se réduisent à quelques entrefilets, un article plus long intervient de temps en temps, ayant principalement pour sujet l'actualité de l'évêque. À l'occasion du décès de M<sup>gr</sup> Lobbedey, par exemple, l'on pourrait s'attendre à une «couverture

médiatique» conséquente, lui qui a été si important pour le moral des Arrageois depuis le début de la guerre... Sont effectivement reproduits deux longs articles, l'un de Charles Le Goffic<sup>27</sup>, l'autre de Pierre de La Gorce de l'Académie française, pour l'*Écho de Paris*<sup>28</sup>. De la main des rédacteurs habituels du *Lion*, un court article<sup>29</sup>, d'environ 1 500 signes, signé G. A. et accompagné d'un portrait de l'évêque. Est-ce volontairement qu'Aimé Guerrin rédige un hommage court, qui ne manque pourtant pas d'efficacité? Veut-il conserver, comme en matière politique, une certaine neutralité religieuse à son journal? Il laisse, par conséquent, à d'autres le soin d'honorer la mémoire de «l'évêque des ruines<sup>30</sup>»...

Aimé Guerrin n'est pas seulement l'un

des fondateurs du *Lion*, il en assure aussi la gestion et la rédaction. Quel est donc le quotidien du rédacteur en chef d'un journal situé à quelques centaines de mètres du front?

### ■ Aimé Guerrin, rédacteur en chef du Lion d'Arras (1916-1920)

Sa double casquette de fondateur et de rédacteur en chef fait peser sur les seules épaules d'Aimé Guerrin toute la lourde machine que représente un journal, qui plus est un journal de siège. À la lecture du *Lion d'Arras*, on a le sentiment qu'il est partout: il signe l'éditorial, il prend à sa charge une part importante des articles, en particulier la chronique atrébate détaillée, reprenant les bombardements quotidiens, les événements militaires du front d'Arras; le compte-rendu des réunions des divers groupements atrébatés; des études sur toutes les questions intéressant la vie d'Arras (ravitaillement, indemnités, etc.). Ne signant jamais de son nom, il se cache sous différents pseudonymes, les plus courants: J. Darras et Gabriel Aymé. Mais aussi, il recherche des souscripteurs, distribue lui-même un certain nombre de journaux, combat comme il le peut la censure... et risque sa vie!

### Un journal censuré

Reprenant un trait d'humour du *Petit Journal des Tranchées*: «— Et quoi qu'c'est qu'tous ces espaces blancs dans vot' journal, m'sieur Jules? — Ça, père Mathieu, ce sont les endroits réservés aux gens qui ne savent pas lire<sup>31</sup>», Aimé Guerrin pointe du doigt un problème récurrent qu'il rencontre: la censure. À partir du n° 4 (24 janvier 1916) et jusque bien après la fin de la

**«À louer à Arras. Grande maison, bien aérée; belle vue sur les tranchées boches; vitres toile huilée; toiture moderne en carton bitumé. À tous les étages: eau de pluie, électricité atmosphérique et gaz de fabrication allemande. Protection assurée par agence Securitas et fils barbelés. Prix modérés.»**

Le *Lion d'Arras*, n° 42, 5 février 1917

la rubrique «To our Friends of the British Army». Il signe un à plusieurs articles par numéro, dès les débuts du journal et jusqu'à l'été 1917; les premières semaines, il lui arrive même fréquemment de signer l'éditorial. Ensuite, son nom apparaît encore, mais de plus en plus rarement, par exemple dans le n° 83 (21 février 1918), dans un article intitulé «Un deuil atrébate. La mort du Père de nos Orphelins», relatant le décès du prêtre responsable de l'orphelinat du Père Halluin. À partir de cette date, le nom de Louis Ducrocq ne figure plus au bas d'articles; on relève parfois les initiales L.D., mais qui peuvent aussi être attribuées à un autre collaborateur du journal, Lucien Declercq, à qui les sujets des articles correspondent d'ailleurs davantage.

### ... mais une neutralité respectée

Fondé par des prêtres et postulants, comptant parmi ses soutiens et collaborateurs un certain nombre de notables laïcs engagés dans l'Église, *Le Lion* peut cependant difficilement être défini comme journal officieusement catholique.

D'une part, les autorités diocésaines ne semblent jamais avoir qualifié ce journal local de «catholique» ou «d'inspiration catholique». M<sup>gr</sup> Julien, à sa nomination à l'évêché d'Arras, apporte certes ses encouragements au *Lion d'Arras*, dont il vient de recevoir par



La résistance d'Arras. Le coq contre l'aigle. (*Le Lion d'Arras*, n° 45, 5 mars 1917)

## Le Lion d'Arras pour la Cité, pour la Patrie, tenir!



Anastasie et Le Lion d'Arras, vue par le dessinateur F. Guilbert. (*Le Lion d'Arras*, n° 100, 11 juillet 1918)

guerre, le rédacteur – et le lecteur – devra faire avec ces grandes plages blanches ornées de la mention «supprimé par la censure»<sup>32</sup>. Aimé Guerrin s'en amuse. Il lui arrive de relever malicieusement, dans un entrefilet, les fois où la censure, qui avait caviardé tel ou tel renseignement dans un numéro précédent, le laisse passer, quelque temps plus tard, sous une autre forme: «Nous remercions [Anastasie] de cette délicate attention, nos lecteurs n'auront qu'à compléter l'un par l'autre nos deux articles»<sup>33</sup>.

«Anastasie» est aussi le titre d'un article, du 11 juillet 1918, où sont repris les propos du journaliste Raymond Levraut, dans *La France envahie*, concernant la censure à l'égard du *Lion*. «Le rôle d'un journal est d'informer scrupuleusement ses lecteurs sur les événements en cours. Si vous lui imposez un silence, même partiel, vous le faites toujours au détriment de l'intérêt général. [...] Pour avoir bâillonné la presse, Anastasie a causé d'irréparables désastres.» Il revient sur l'évacuation des Arrageois, fait dans la précipitation, face à l'avancée allemande, qui entraîna en particulier le pillage des magasins et habitations. L'article est accompagné d'un dessin de F. Guilbert, collaborateur du *Lion*, intitulé «La maîtresse du silence», représentant Sainte-Anastasie un doigt sur la bouche, coupant de ses ciseaux la queue du lion d'Arras.

### Un journal bombardé

Aimé Guerrin doit faire face, à plusieurs reprises, aux bombardements qui atteignent les locaux du *Lion d'Arras*. Ceux qui se déroulent fin janvier 1916 nous sont particulièrement connus, grâce à un article de sa main, intitulé «La semaine d'un journaliste»<sup>34</sup>. Deux jours de suite, son tour des dépositaires est interrompu par les bombardements. Au soir du deuxième jour, les obus se mettent à fondre sur le quartier. L'immeuble est touché, alors qu'il a juste eu le temps de sortir pour se mettre à l'abri, «un 210 surtout l'avait littéralement ruiné; notre pauvre bureau saccagé offrait un tableau lamentable; nos fiches, nos dossiers, nos papiers, nos manuscrits, si soigneusement classés, plusieurs centaines de journaux gisaient pêle-mêle dans un désordre recouvert de la poussière caractéristique.» Le surlendemain, vendredi 28, l'immeuble où se trouve installé le service des expéditions du journal est lui aussi la proie des obus. Et Aimé Guerrin de conclure: «Depuis ces jours-là, nos trois immeubles et nos deux salles principales ont encore souffert; [...] sur les ruines de nos dernières demeures, le *Lion d'Arras* se dressera, plus menaçant et plus fier; la meute enrage, hurle et mord; elle ne passera pas.»

Par ailleurs, lors de l'offensive allemande de mars 1918, le journal se voit contraint de s'expatrier. «Son adresse est fixée jusqu'en juin 1919, rue des Francs-bourgeois à Paris, puis 1, rue Théophile-Gautier à Neuilly-sur-Seine»<sup>35</sup>. En avril 1918, on apprend que le *Lion d'Arras* est également bombardé à Paris, mais «n'a eu à regretter que la perte de quelques vitres»<sup>36</sup>.

### Et, par conséquent, des éditions perturbées

Les conditions d'existence du *Lion*, dont les locaux sont situés à 1500 mètres du front, ne sont pas faciles: les moyens humains, techniques et financiers font parfois défaut et entraînent des retards ou des aménagements dans la parution de l'hebdomadaire.

Dans une note à ses lecteurs, en novembre 1916, Aimé Guerrin explique: «Un concours de circonstances exceptionnel, ayant appelé certains d'entre nous hors d'Arras, nous a empêchés de publier



(*Bulletin des Églises dévastées du diocèse d'Arras*, 3<sup>e</sup> année, n° 8, décembre 1921, p. 5)

notre dernier numéro à la date fixée. Par une coïncidence malheureuse, la plus grande partie de notre copie étant depuis dix jours égarée sur les voies ferrées, nous avons dû nous résigner à faire paraître «Le Lion» aujourd'hui seulement avec une copie de fortune»<sup>37</sup>. De même, après l'évacuation d'Arras en 1918, il évoque à plusieurs reprises les difficultés qu'entraînent ses déplacements entre Paris et Arras, et particulièrement les 22 et 23 mars 1918, dont il développe, dans un long article, ses péripéties ferroviaires. Arrêté à Miraumont – le train ne peut aller plus loin –, il espère pouvoir rejoindre Arras par la route mais en vain. Décidé à reprendre la route d'Amiens, afin de rejoindre Arras par Doullens, il attend toute la journée, entre illusion et déception, «un train problématique». Il sera à Doullens le lendemain matin mais ne pourra fina-

**Abbé Louis Ducrocq: «Un ami nous adresse cette prophétie de bon augure: «Votre Lion d'Arras... mais on se l'arrachera. Ses collections auront plus tard une valeur historique et artistique considérable».»**

*Le Lion d'Arras*, n° 3, 17 janvier 1916

lement pas rejoindre Arras, l'ordre d'évacuation générale de la ville venant d'être donné... «Je quittai Doullens le soir pour aller travailler à Paris à l'œuvre que nous avons commencée sous les obus d'Arras. Notre Rédaction y est

## Le Lion d'Arras pour la Cité, pour la Patrie, tenir!



(Bulletin des Églises dévastées du diocèse d'Arras, 3<sup>e</sup> année, n° 8, décembre 1921, p. 7)

incomplète, nous nous trouvons séparés les uns des autres [...], et par une ironie du sort, il se trouve que seuls ceux qui sont aujourd'hui à l'arrière peuvent continuer la publication de notre journal du front<sup>38</sup>. »

La publication voit sa date souvent perturbée, à partir de mai 1916, le journal devient « trimensuel », paraissant généralement les 5, 15 et 25 du mois; puis, pendant quelques numéros, mensuel. En septembre 1917, un article nous annonce que le *Lion d'Arras* va redevenir hebdomadaire. Aimé Guerrin y remercie les généreux souscripteurs qui ont permis de conserver « un prix incroyablement faible » au journal et de surmonter les épreuves: « la fréquence et la violence des bombardements, [...] la suppression de nos annonces commerciales, les difficultés dues au mauvais vouloir de certains, la hausse constante du papier, qui a gravement éprouvé la presse, enfin, le départ des troupes françaises qui nous achetaient à elles seules un millier d'exemplaires<sup>39</sup>. » De nouveaux abonnements, britanniques, permettent de retrouver un rythme hebdomadaire au journal, moyennant une légère augmentation du tarif des abonnements (1,25 F pour 3 mois, 2,50 F pour 6 mois, et 4,50 F pour un an; ce qui représente 0,10 F le numéro, qui correspond au prix de

vente à l'unité du *Lion d'Arras* dès sa création). Le prix du numéro atteindra 0,25 F en janvier 1920, suite aux augmentations imposées par l'État<sup>40</sup>.

L'étude du *Lion d'Arras* nous livre non seulement des informations précieuses sur la vie à Arras durant la Première Guerre mondiale, mais nous a permis aussi de mettre en lumière la personnalité et le parcours d'Aimé Guerrin, un jeune homme parmi tant d'autres dans la cité assiégée, mais un jeune homme plein de ressources, d'initiative et de courage. Face aux événements, et à l'instar de son *Lion d'Arras*, il a tenu bon.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1920 voit la parution du dernier numéro du *Lion. Le Beffroi d'Arras* lui succède: après le journal de siège, le journal du relèvement. Que devient alors Aimé Guerrin? Il « rentre dans la voie où [l']a trouvé la guerre<sup>41</sup> », c'est-à-dire la vie religieuse. Mais sa santé le contraint à y renoncer définitivement quelques années plus tard. C'est au journalisme qu'il revient finalement et avec succès, collaborant à de nombreux quotidiens français et régionaux, et s'illustrant encore, alors que la France est à nouveau occupée: il est à l'origine d'une publication clandestine devenue *France Libre*...

A. C.

Audrey Cassan est archiviste du diocèse d'Arras

1. C'est la maxime du journal, insérée sous le dessin du *Lion d'Arras*.
2. *Le Lion d'Arras*, n° 171, 18 décembre 1919.
3. Janicki Jérôme, « *Le Lion d'Arras* et les Poilus », *Histoire et Mémoire*, n° 55, septembre 2008, p. 4-8.
4. Pour plus d'informations, se reporter à la notice biographique qui lui est consacrée par M. Michel Beirnaert dans *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, t. 11. *Arras – Artois-Côte d'Opale*, Paris, Beauchesne, novembre 2013.
5. *Arras – Artois-Côte d'Opale*, *op. cit.*
6. *Id.*
7. N° 81, 7 février 1918.
8. N° 28, 25 août 1916.
9. N° 31, 25 septembre 1916.
10. N° 33, 15 octobre 1916.
11. N° 2-6, 10 janvier-16 février 1916.
12. N° 9, 8 mars 1916.
13. N° 72, 29 novembre 1917.
14. N° 77, 3 janvier 1918.
15. N° 5, 31 janvier 1916.
16. N° 10, 15 mars 1916.
17. N° 80, 31 janvier 1918.
18. N° 7, 23 février 1916.
19. N° 6, 16 février 1916.
20. N° 75, 20 décembre 1917.
21. N° 24, 15 juillet 1916.
22. N° 67, 25 octobre 1917.
23. N° 15, 19 avril 1916.
24. A. D. Pas-de-Calais, 10 T 6, déclaration d'intention de créer *Le Lion d'Arras* au Commissariat central de police d'Arras, 9 décembre 1915.
25. *Arras – Artois-Côte d'Opale*, *op. cit.*
26. *Arras – Artois-Côte d'Opale*, *op. cit.*
27. N° 40, 15 janvier 1917.
28. N° 42, 5 février 1917.
29. N° 40, 15 janvier 1917.
30. N° 9, 8 mars 1916.
31. N° 7, 23 février 1916.
32. Visse, Jean-Paul, *La presse arrageoise, 1788-1940*, Société des Amis de Panckoucke, collection Kiosque 59-62, 2009, p. 274-278.
33. N° 45, 5 mars 1917: « Anastasie ».
34. N° 6, 16 février 1916.
35. Visse, Jean-Paul, *op. cit.*
36. N° 90, 18 avril 1918: « *Le Lion d'Arras* bombardé à Paris ».
37. N° 34, 5 novembre 1916: « A nos lecteurs ».
38. N° 90-91, 18 avril-2 mai 1918.
39. N° 62, 5 septembre 1917.
40. Visse, Jean-Paul, *op. cit.*
41. n° 171, 18 décembre 1919.

# Bibliographie

## de la presse régionale

### La Société des Amis de Panckoucke

poursuit sa publication d'une bibliographie sur la presse du Nord et du Pas-de-Calais. Bernard Grelle est chargé de cette rubrique. Transmettez-lui les références que vous découvrez (grellebernard@wanadoo.fr, ou à

Société des Amis de Panckoucke, 31, avenue de la Gare Wambrechies).

Soyez précis : auteur(s), titre de l'ouvrage (ou de l'article), lieu de publication et éditeur, (ou périodique dans lequel vous avez trouvé ces renseignements), date et page(s), illustrations, etc. N'omettez pas de préciser de quel journal, magazine, revue il est parlé dans ce livre ou cet article, si ce renseignement n'apparaît pas clairement dans le titre, et le lieu d'édition du périodique. N'hésitez pas à joindre un commentaire explicatif.

### GÉNÉRALITÉS SUR LA PRESSE RÉGIONALE

- {Presse agricole}; Allart, Marie-Christine, «À l'ombre des deux grands, la presse agricole régionale», *L'Abeille* n° 16, octobre 2010, p. 16-18
- {Presse du Bassin minier}; «La presse du bassin minier du Pas-de-Calais», *L'Abeille* n° 16, octobre 2010, p. 20

### Histoire de la presse du Nord et du Pas-de-Calais

- Allart, Marie-Christine, «Le temps révolu des prêtres journaliers agricoles dans la région Nord-Pas-de-Calais», *L'Abeille*, n° 22, décembre 2012, p. 1-5

### Histoire de la presse du Nord Histoire de la presse locale, par ville

- {Cambrai}; Visse, Jean-Paul, «La presse cambrésienne au XIX<sup>e</sup> siècle», *Jadis en Cambrésis*, n° 109, septembre 2012, p. 2-24
- {Douai}; Allender, Robert, «Les faits divers dans la presse douaisienne au XIX<sup>e</sup>», *L'Abeille*, n° 16, p. 1-7
- {Lille}; Guillon, Gilles, «Liberté chérie : la presse lilloise et la loi de 1881», *L'Abeille*, n° 16, octobre 2010, p. 19 (Note de lecture du mémoire de maîtrise de Sophie Hilmoine)

### Distribution

- {Crieurs & colporteurs}; Adam, Dominique, «Maillon de la chaîne de l'info : Jean-Pierre, vendeur-colporteur de presse», *L'Abeille*, n° 17, mars 2011, p. 13
- {Crieurs & colporteurs}; Adam, Dominique, «Séverine, le sourire aussi est gratuit», *L'Abeille*, n° 17, mars 2011, p. 15
- {Crieurs & colporteurs}; Grelle, Bernard, «*Crier au jour le jour*», *L'Abeille*, n° 17, mars 2011, p. 8-10
- {Crieurs & colporteurs}; Grelle, Bernard, «*petite histoire des crieurs de journaux*», *L'Abeille*, n° 17, mars 2011, p. 1-7
- {Crieurs & colporteurs}; Lépinay, Frédéric, «Colportail, le fil pour rompre l'isolement», *L'Abeille*, n° 17, mars 2011, p. 14
- {Crieurs & colporteurs}; Visse, Jean-Paul, «Des crieurs d'autrefois aux vendeurs-colporteurs d'aujourd'hui», *L'Abeille*, n° 17, mars 2011, p. 1
- {Crieurs & colporteurs}; Van Der Meersch, Maxence, «Quand Thérèse criait les journaux...», *L'Abeille*, n° 17, mars 2011, p. 11-12
- {Dépositaires}; «Jour de fête pour les dépositaires de journaux du Nord et du Pas-de-Calais», *Nord France*, 8 juillet 1950, p. 28-29
- {Kiosquiers}; Visse, Jean-Paul, «Tous n'en mourrait pas...», *L'Abeille*, n° 17, mars 2011, p. 16

- {Kiosquiers}; Finez, Ludovic, «Le kiosquier part en retraite, Wazemmes perd une figure locale», *L'Abeille*, n° 17, mars 2011, p. 16-17

### Justice, police et presse

- {Causette}; Traullé Florence, «Rémi Pavvros, député-maire PS de Maubeuge, attaque *Causette*», *Nord Éclair*, 24 octobre 2012, p. 6

### Rédaction

- {Localiers}; Visse, Jean-Paul, «Localiers d'hier et d'aujourd'hui», *L'Abeille*, n° 15, septembre 2010, p. 1
- Visse, Jean-Paul; «Journalistes en province : au tournant de l'industrialisation de la presse», *L'Abeille*, n° 15, septembre 2010, p. 6-10
- {Localiers}; Desreumeaux, Pierre-Jean, «Localiers des années 50», *L'Abeille*, n° 15, septembre 2010, p. 11-14
- {Localiers}; Leclercq, Maurice, «Premiers pas de l'informatique en locale», *L'Abeille*, n° 15, septembre 2010, p. 14-15
- {Localiers}; Dubois, Marc, «Correspondants-militants de *Liberté* à Roubaix-Tourcoing», *L'Abeille*, n° 15, septembre 2010, p. 16
- {Localiers}; Rouanet, Pierre, «Premiers mois au plus près de la vie», *L'Abeille*, n° 15, septembre 2010, p. 16-18
- {Localiers}; Tronchet alias Didier Vasseur, «Le 4<sup>e</sup> pouvoir [bande dessinée]», *L'Abeille*, n° 15, septembre 2010, p. 17

### HOMMES ET FEMMES DE PRESSE

- {Belaïd, Lakhdar}; «Lakhdar Belaïd, chasseur de fantômes à Roubaix», *Roubaix mag*, n° 19, avril 2012, p. 32
- {Dessauvage, Robert}; Escamilla, Mathilde, «R. Dessauvage, la passion de Tourcoing sur le Web», *Nord Éclair*, 11 août, 2012, p. 18
- {Frère, Vincent}; «Décès de M. Vincent Frère, ancien P.D.G. de *L'Indépendant*», *L'Indépendant du Pas-de-Calais*, 20 décembre 1996
- {Ghesquière, Hervé}; Barret, Béangère, «Il y avait cette polémique, unique dans les annales de prises d'otages», *Nord Éclair*, 27 septembre 2012, p. 4
- {Ghesquière, Hervé}; «Diffamation. Le procès d'Hervé Ghesquière probablement reporté», *Nord Éclair*, 6 octobre 2012, p. 7
- {Hermant, Stéphane}; Poizot, Agnès, «Il [Stéphane Hermant] lance un site pour valoriser la vie économique de la ville», *Nord Éclair* (éd. Roubaix), 4 octobre 2012, p. 16
- {Josson, Agathe}; Graffeuille, Hélène, «Agathe, une blogueuse bientôt à plein temps», *Nord Éclair*, 12 août 2012, p. 14

## Bibliographie de la presse régionale

- {Leleux, Vincent}; Visse, Jean-Paul, « Vincent et Alexandre Leleux à la tête de *L'Écho du Nord* 1. Des chefs d'entreprise avisés », *L'Abeille*, n° 18, septembre 2011, p. 1 & 6-10
- {Leleux, Vincent}; Visse, Jean-Paul, « Vincent et Alexandre Leleux à la tête de *L'Écho du Nord* 2. Des défenseurs des libertés fondamentales », *L'Abeille*, n° 19, décembre 2011, p. 1 & 5-10
- {Panc Koucke, André}; « André et Charles Panc Koucke, libraires, éditeurs et promoteurs de la presse lilloise: au service de la diffusion de Lumières », *L'Abeille*, n° 15, septembre 2010, p. 1-5; n° 16, p. 1 et p. 8-10
- {Panc Koucke, Charles}; « André et Charles Panc Koucke, libraires, éditeurs et promoteurs de la presse lilloise: au service de la diffusion de Lumières », *L'Abeille*, n° 15, septembre 2010, p. 1-5; n° 16, p. 1 et p. 8-10
- {Pille, Hélène}; Graffeulle, Hélène, « Dorothée Pille, une blogueuse qui partage ses recettes », *Nord Éclair*, 2 octobre 2012, p. 16
- {Renaud, Jean-Michel}; « Jean-Michel Renaud nous a quitté », *La Voix du Nord*, 9 janvier 2012, p. 9
- {Stil, André}; Mauriaucourt, Laurence, « André Stil: écrire sans jamais perdre le Nord; des journalistes et des combats, 28/49 », *L'Humanité*, 16 août 2012
- {Vignozzi, Yves}; « Yves Vignozzi ancien cadre de *La Voix*, s'est éteint », *La Voix du Nord* (Métro), 15 octobre 2012, p. 19

### JOURNAUX PAR TITRE

#### Des origines à 1914

- {Le Démocrate}; Allender, Roland, « Un journal douaisien éphémère: *Le Démocrate* (1900-1902) », *L'Abeille*, n° 22, décembre 2012, p. 6-11
- {L'Écho de la Lys}; Oudar, Marie, « L'évolution de la publicité dans *L'Écho de la Lys* de 1837 à 1914 », *L'Abeille*, n° 22, décembre 2012, p. 19-21
- {L'Étendard de la Bible}; Larvent, Laurie, « Le mouvement Missionnaire intérieur Laïque de France, une intense activité éditoriale », *L'Abeille*, n° 22, décembre 2012, p. 12-14
- {Le Magister plus savant que son curé...}; Leroy, Aimé, « *Le Magister plus savant que son curé, almanach très-chrétien des plus curieux et de toute nouveauté, composé pour la plus grande gloire de Dieu et de l'humanité / par MM Paliez fils, Bruneaux et autres, A la vallée des Cygnes [Valenciennes], à l'enseigne de la Lumière [chez Prignet frères], l'an X de la République française, In 12 de 4 f. et 142 pages, orné d'une planche* », In: *Les hommes et les choses du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, Valenciennes, Bureau des Archives du Nord, 1829, p. 33-35. (Almanach antireligieux qui déclencha un scandale à Valenciennes, ce qui amena le préfet du Nord à l'interdire)
- {Le Moulin à vent}; Grelle Bernard, « Du Journal-cadavre au journal fantôme... *Le Moulin-à-vent* vs *La Tribune des départe-*

- tements du Nord* », *L'Abeille*, n° 19, décembre 2011, p. 11-16
- {La Revue du Nord}; Visse, Jean-Paul, « *La Revue du Nord* à cent ans », *L'Abeille*, n° 15, septembre 2010, p. 21-22
- {La Tribune du Nord}; Grelle Bernard, « Du Journal-cadavre au journal fantôme... *Le Moulin-à-vent* vs *La Tribune des départements du Nord* », *L'Abeille*, n° 19, décembre 2011, pp. 11-16
- {La Vérité présente et héraut de l'épiphanie du Christ}; Larvent, Laurie, « Le mouvement Missionnaire intérieur laïque de France, une intense activité éditoriale », *L'Abeille*, n° 22, décembre 2012, p. 12-14

#### L'entre-deux-guerres

- {Les Amitiés franco-belges}; Declercq, Elien, Boudens, Heleen, Vanden Borre, Saartje, « *Les Amitiés franco-belges* », *L'Abeille*, n° 16, p. 11-14

#### 1945 et après

- {alire}; Bootz, Philippe, « Une revue [de poésie] sur disquette », *L'Abeille*, n° 22, décembre 2012, p. 15-18
- {Lille Métropole Info}; « *Lille Métropole Info*, votre nouveau journal », *Lille Métropole Info*, n° 1, avril 2003, p. 3
- {Nord Éclair}; Henry, Émile, « Fusion des rédactions de *La Voix du Nord* et de *Nord Éclair* », *L'Abeille*, n° 16, mars 2011, p. 20
- {Nord Éclair}; Lore, J. R., « À nos lecteurs: *Nord Éclair* en location-gérance au sein de Voix du Nord S. A. », *Nord Éclair*, 3 octobre 2012, p. 6
- {Le Petit journal des Bois-Blancs-Canteleu}; Rodrigo, René, « *Le Petit Journal des Bois-Blancs* a 25 ans et 100 numéros », *L'Abeille*, n° 16, mars 2011, p. 19-20
- {La Revue du Nord}; Visse, Jean-Paul, « *La Revue du Nord* à cent ans », *L'Abeille*, n° 15, septembre 2010, p. 21-22
- {La Voix du Nord}; « Mercredi dans votre journal, "Zou" le mag des petites vacances », *La Voix du Nord*, 12 décembre 2012
- {La Voix du Nord}; « Un partenariat *La Recherche-Groupe La Voix*: cent idées reçues sur la santé », *La Voix du Nord*, 17 février 2013, p. 39 (Les dossiers santé)

#### PRESSE, RADIO, TÉLÉVISION SUR L'INTERNET

- {Blogs et sites}; Graffeulle, Hélène, « Dorothée Pille, une blogueuse qui partage ses recettes », *Nord Éclair*, 2 octobre 2012, p. 16
- {Blogs et sites}; Poizot, Agnès, « Il [Stéphane Hermant] lance un site pour valoriser la vie économique de la ville », *Nord Éclair* (éd. Roubaix), 4 octobre 2012, p. 16
- {Wéo}; « Des changements d'adresses à la THT. Wéo passe du canal 20 au canal 30 », *La Voix du Nord*, 12 décembre 2012

### Fidélité à la boutique ?

« Une société se forme pour la publication d'un journal. [...] D'abord, il faut à cette société un capital; ce capital est fourni par actions. C'est une société de commerce. Dès lors la loi du capital devient la dominante de l'entreprise; le profit est son but, l'abonnement sa préoccupation constante. Voilà le journal, organe de la vérité, fait industrie, boutique. Pour accroître ses bénéfices, pour conquérir l'abonné, le journal devra ménager, caresser le préjugé; pour assurer son existence, il ménagera davantage encore le pouvoir, soutiendra sa poli-

tique en ayant l'air de la censurer; joignant l'hypocrisie à la couardise et à l'avarice, il se justifiera en alléguant les nombreuses familles qu'il fait vivre. Fidélité, à la vérité? — non, à la boutique: tel sera, bon gré mal gré, la première vertu du journaliste ».

Proudhon: *Du principe fédératif et de la nécessité de reconstituer le parti de la révolution*, Paris, E. Dentu, 1863.

## La vie des médias dans la région

### LA PRESSE RÉGIONALE EN DIFFICULTÉ

La presse écrite va mal. Le temps est bien gris. Quel est d'ailleurs le constat le plus attristant? Chacun scrute le ciel. Qui regarde encore un journal? Comme les nuages, les mauvaises nouvelles continuent de s'accumuler dans les rédactions... Des feuilles sont emportées par un vent mauvais, des feuilles finissent dans le caniveau. Une menace sur le pluralisme, une menace sur la démocratie, chacun y va de son affirmation sentencieuse. Et puis... la nuit tombe vite en décembre. Les réalités économiques sont cruelles pour tout le monde. Alors, la presse que plus personne ne lit... Les bons prophètes l'avaient prédit il y a bien longtemps: «dans dix ans il n'y aura plus de journaux». Il y aura des solutions alternatives. Après l'hiver, le printemps. Sauf que la rentabilité des sites web, à quelques exceptions près, ne leur permet pas encore de fournir l'information qu'un vrai lecteur, qu'un citoyen est en droit d'attendre.

#### ■ Liberté «en danger de mort»

La bourrasque qui soufflait bien fort dans d'autres contrées gagne le Nord-Pas-de-Calais. Le 11 octobre, *Liberté-Hebdo* sortait un numéro spécial. L'hebdomadaire avertissait qu'il était «en danger de mort». Ce n'est pas la première crise que traverse le périodique depuis sa création en 1992.

Après la disparition du quotidien communiste *Liberté*, deux hebdomadaires avaient été créés: *Liberté-Hebdo* dans le Nord et *Liberté 62* dans le Pas-de-Calais qui, en 2011, fusionnaient. Une nouvelle formule lancée avant l'été et un retour dans le quartier de Fives où le quotidien

s'était installé en 1956 laissaient envisager un avenir plus paisible pour le périodique. Illusion vite détrempée! Comme toute la presse écrite, et encore plus la presse d'opinion, *Liberté-Hebdo* était confronté à une érosion de son lectorat. À un tirage insuffisant, que les plus optimistes évaluent à 6 à 7000 exemplaires, malgré l'arrivée de nouveaux lecteurs, s'est ajoutée, selon son rédacteur en chef, une baisse des recettes publicitaires et des annonces légales.

Le journal a indéniablement retrouvé un dynamisme rédactionnel grâce à une équipe rajeunie. Sa nouvelle formule rend la lecture plus agréable. Pourtant «l'avenir du petit canard rouge n'est pas assuré» comme le note, dans son éditorial du 11 octobre, Bruno Cadez, et *Liberté-Hebdo* pourrait disparaître. Le journal, qui peut compter sur les fédérations du Parti communiste, a besoin de 2000 abonnés nouveaux et une souscription a donc été lancée. Pour cette campagne, l'hebdomadaire a reçu le soutien de plusieurs personnalités. Dernier périodique d'opinion dans la région avec *Liberté-Hebdo*, *La Croix du*

*Nord*, par la voix de son rédacteur en chef, lui a également apporté son soutien.

#### ■ Nord'way, c'est fini

La presse magazine régionale est-elle frappée de malédiction? (Cf. *L'Abeille* n° 21, décembre 2012) *La Voix du Nord* a annoncé récemment l'arrêt de *Nord'way*. Ce «magazine mensuel et urbain», lancé en décembre 2009, «n'a pas trouvé son équilibre économique», selon la direction du groupe. Le périodique qui visait un lectorat différent de celui du quotidien, s'était, lui aussi, offert un petit lifting il y a un an. Cela n'a pas suffi à enrayer le déficit annuel. Réalisé par des journalistes du groupe et des pigistes, il annonçait pourtant à l'époque un tirage de 10000 exemplaires. C'est donc la deuxième fois que *La Voix du Nord* essuie un échec dans le domaine des magazines. En avril 1954, le quotidien avait déjà sorti *Semaine du Nord* qui en avait duré 52.

Une mauvaise nouvelle n'arrivant jamais seule, le groupe arrête également le cahier régional de l'hebdomadaire *Version Femina*, distribué, avec l'édition du samedi du quotidien, aux lecteurs qui le souhaitaient. Il sera remplacé par des suppléments mensuels ou thématiques.

Dans une conjoncture difficile, baisse des ventes de près de 5 % et des recettes publicitaires de 10 %, ces décisions doivent permettre au groupe de «s'adapter aux réalités économiques et aux mutations en cours». Elles sont en effet motivées par la volonté de «poursuivre [les] projets numériques sur l'information de proximité».

Pour l'instant, les investissements du groupe dans le numérique ne suffisent pas à compenser la chute des ventes du quotidien. D'autres ajustements ne sont donc pas exclus dans les mois à venir, selon la direction. Quant aux journalistes touchés par ces arrêts, ils seront déployés dans la rédaction. Lors du dernier comité d'entreprise, le directeur général a, par ailleurs, annoncé que les départs naturels à la rédaction ne seront plus remplacés. Jusqu'à présent la rédaction avait été épargnée par cette mesure qui touchait déjà les autres collèges.

Émile HENRY



#### ■ La Brique revient avec une nouvelle formule

Le dernier numéro de *La Brique* datait de l'été. Après plusieurs mois de silence, le journal alternatif revient avec une nouvelle formule. Plusieurs membres de la rédaction sont partis, d'autres sont arrivés. L'occasion, après six ans d'existence, de «trouver un nouveau rythme, [de] bouger [la] manière d'aborder l'actualité régionale, de revoir [la] présentation [du journal] – bref d'offrir un nouveau plumage à ce canard», comme le précise le communiqué de la rédaction.

À l'approche des élections municipales, *La Brique* revient donc avec trois numéros thématiques. Le premier d'entre eux est consacré au logement.

## La vie des médias dans la région

### ■ IDLES, une nouvelle revue littéraire

La région comptait déjà des périodiques en flamand, en allemand, en polonais... Une revue en langue amazighe vient s'ajouter à ce nombre.

L'association berbère AFAFA de Roubaix vient de lancer

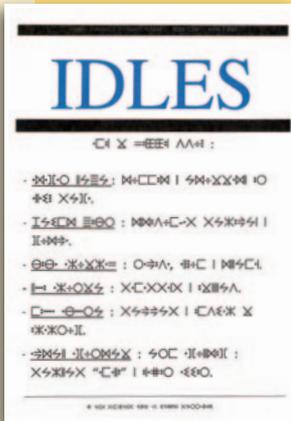
une revue, IDLES, dont le premier numéro est paru à l'été 2013. IDLES («Culture» en Berbère) offre la particularité d'être écrite entièrement dans cette langue. Dans l'Antiquité, les peuples berbères occupèrent les territoires allant de l'ouest du Nil à l'Atlantique. Connus alors sous divers noms (Libyens, Maures, Gétules, Garamantes, Numides), ils formèrent des royaumes puissants. Qui n'a entendu parler de Massissima, allié de Rome dans les

guerres puniques contre Carthage, ou de son petit-fils Jugurtha? Les Berbères furent à l'origine des XXII<sup>e</sup> et XXIII<sup>e</sup> dynasties des pharaons d'Égypte. Les Berbères furent conquis par les Phéniciens (en partie), par les Romains, ils furent christianisés, furent conquis par les Vandales, puis par les Arabes, qui les convertirent à l'islam et tentèrent de les arabiser. La culture berbère reste vivace dans certaines parties de l'Algérie et du Maroc. Les Berbères sont actuellement 20 000 000, dont un peu moins de 10 % se trouvent en France. Il n'est donc pas étonnant de trouver dans le Nord, en particulier à Roubaix, une association (AFAFA) qui promeut cette culture, notamment par des conférences, des spectacles musicaux, et en éditant un bulletin très revendicatif, lancé par «des activistes berbères» Krrez Ifs («Sème la graine») rédigé, lui, en français.

L'AFAFA vient de franchir un nouveau pas en éditant une

revue culturelle, IDLES, entièrement en langue amazighe, quelques titres étant imprimés en alphabet tifinagh, l'alphabet proposé par les militants kabyles de l'Académie berbère Afus Deg Wfus de Roubaix. Forte de 20 pages très denses, parfois illustrées, IDLES est un magazine littéraire publié par un groupe d'auteurs membres de l'Association. On n'y trouve que des textes en prose. Le premier numéro renferme six textes, quatre nouvelles

sur des thèmes différents, mais engagés (répression politique, islamisme et injustice sociale), plus la critique d'un CD qui vient de sortir et la traduction en Amazigh d'un texte de James Huber «Embrassez les fesses de Marcel». Le deuxième numéro renfermera des textes d'auteurs amazighs du Maroc, de Kabylie et de Libye. Le souhait des promoteurs de la revue est d'en faire une véritable revue littéraire amazighe malgré le manque de moyens dont ils



souffrent, dans le but de permettre à de jeunes auteurs amazighs de se faire connaître en publiant leurs textes et permettre aussi à cette langue, qui a été interdite et combattue, de conquérir de nouveaux genres littéraires, surtout la nouvelle, le théâtre et le roman.

IDLES n'est pour l'instant lisible que sur Internet (<http://www.idlesmagazine.com/>), site toujours en construction, mais une édition papier est en préparation.

B. G.

### ■ La photo perd de son mystère

À la suite de notre appel dans le dernier numéro de *L'Abeille* à propos d'une photo transmise par Marc Dubois, Gilles Guillon a levé une grande partie du mystère. Selon lui, «la présence d'un grand nombre de membres de la rédaction de France 3 laisse penser que cette



photo a dû être prise dans les locaux de la télé régionale boulevard de la Liberté à Lille. Pas à l'occasion d'une réunion du SNJ – [Certains des journalistes présents] étaient à la CGT et [d'autres] à la CFDT – mais plutôt à l'occasion d'une visite des locaux pour la présentation de la grille de rentrée, une soirée électorale ou la venue d'une personnalité quelconque.»

Gilles a également identifié de nouveaux journalistes: «En bas à gauche Marie-Noëlle Chades, journaliste à FR3, à côté d'elle, Jean-Michel Destang (moustachu), reporter caméraman. Le barbu avec la sacoche est feu Bernard Lecomte, journaliste culture à FR3. Derrière Michel Berry, il y a André Thomas, reporter caméraman, et au fond je crois reconnaître Jacques Mariette, le documentaliste de la rédaction, ainsi que Marc Drouet à côté de feu Guy-Pierre Éloire.»

**l'abeille** Revue éditée par la Société des Amis de Panckoucke, 31, avenue de la Gare 59118 Wambrechies ■ ISSN: 1959-0245 ■ Directeur de la publication: Jean-Paul Visse ■ Ont participé à ce numéro: Audrey Cassan, Bernard Grelle, Émile Henry, Jean-Paul Visse ■ Maquette: Triangle Bleu ■ Abonnements (3 numéros par an): 15 € ■ Vente sur demande à la Société des Amis de Panckoucke ■ Avertissement: les textes sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs ■ L'ensemble doit être adressé à l'adresse électronique suivante: [labeille5962@orange.fr](mailto:labeille5962@orange.fr) ■ Les photos qui accompagnent les textes doivent être libres de droit ■ Blog: [www.panckoucke.org](http://www.panckoucke.org)